

« WA-WAŞALNĀ ‘ALĀ BARAKAT ALLĀH ILĀ ĪĠĪLĪZ » :
À PROPOS DE LA LOCALISATION D’ĪĠĪLĪZ-DES-HARĠA,
LE *HİŞN* DU MAHDĪ IBN TŪMART

JEAN-PIERRE VAN STAËVEL

Université Paris-Sorbonne

ABDALLAH FILI

Université d’El Jadida

L'article se propose d'infirmer la proposition émise par Allen Fromherz dans l'une des dernières livraisons d'*Al-Qanṭara* d'identifier Īġīlīz-des-Harġa, lieu de naissance d'Ibn Tūmart et premier foyer de la révolution almohade, avec la localité d'Īġlī dans la vallée du Sous. Conjuguant étude de la documentation écrite, rappel historiographique des rares études savantes à avoir été consacrées à ce site méconnu, et premiers éléments d'une enquête de géographie historique et d'archéologie en cours, la présente contribution voudrait montrer : 1.º) que la théorie de Fromherz est sous-tendue par des erreurs d'appréciation des matériaux historiques utilisés ; 2.º) que le village natal d'Ibn Tūmart se situe non dans la vallée du Sous, mais dans l'Anti-Atlas central, comme l'avaient déjà bien montré en leur temps Huici Miranda et D. Jacques-Meunié ; 3.º) que le site d'Īġīlīz-des-Harġa, dont on avance ici une localisation précise, comprend notamment un lieu fortifié de hauteur qui a servi, lors des premiers affrontements contre les Almoravides, de refuge à Ibn Tūmart et aux membres de sa tribu. Une brève description archéologique des vestiges est enfin donnée de ce site jusqu'à ce jour inédit.

Keywords : Maroc ; Sous ; Almohades ; Īġlī ; Īġīlīz-des-Harġa ; Ibn Tūmart ; Historiographie ; Archéologie rurale ; *Hīşn*

El artículo se propone rebatir la propuesta que planteó Allen Fromherz en uno de los últimos números de *Al-Qanṭara*, al identificar Īġīlīz-des-Harġa, lugar de nacimiento de Ibn Tūmart y primer foco de la revolución almohade, con la localidad de Īġlī, ubicada en el valle del Sous. Al juntar el estudio de la documentación escrita, la evocación historiográfica de los pocos estudios eruditos dedicados a este yacimiento desconocido, con los primeros elementos de una encuesta de geografía histórica y arqueológica en curso, la presente contribución pretende demostrar : 1.º) que la teoría de Fromherz adolece de errores de apreciación de los materiales históricos empleados ; 2.º) que el pueblo natal de Ibn Tūmart no se ubica en el valle del Sous, sino en el Anti-Atlas central, tal como ya demostraron Huici Miranda y D. Jacques-Meunié ; 3.º) que el yacimiento de Īġīlīz-des-Harġa, del cual se avanza aquí una ubicación precisa, encierra entre otros elementos un lugar fortificado de altura que sirvió de refugio a Ibn Tūmart y los miembros de su tribu durante los primeros enfrentamientos contra los Almorávides. Finalmente, se da una breve descripción arqueológica de los vestigios de este yacimiento inédito hasta ahora.

Palabras clave: Marruecos; Sous; Almohades; Īġlī; Īġīlīz-des-Harġa; Ibn Tūmart; Historiografía; Arqueología rural; *Hīşn*

Introduction

« Nous parvînmes, par la grâce d'Allāh, à Īgīlīz¹ » (*wa-waṣalnā 'alā barakat Allāh ilā Īgīlīz*) : c'est par ces mots que commence, dans la lettre officielle rédigée par le secrétaire Abū 'Aqīl Ibn 'Aṭīyya à Marrakech, le 8 šawwāl 552 (13 novembre 1157), le récit que fait le calife 'Abd al-Mu'min de son arrivée, en ramadān de la même année (octobre 1157), à Īgīlīz-des-Harġa, lieu de naissance d'Ibn Tūmart et berceau de la rébellion almohade². Ce voyage marque l'importance symbolique qu'avait, pour le souverain de Marrakech et ancien compagnon de la première heure de l'Imam impeccable, cette bourgade du Sous, but de son pèlerinage. Īgīlīz : le nom restait alors encore puissamment évocateur des tout débuts de la prédication du fondateur de l'unitarisme almohade dans ses montagnes natales, avant que celui-ci n'entreprenne son hégire à Tinmallal, dans le Haut-Atlas³. Cependant, rapidement évincé par la nouvelle ville du Mahdī puis marginalisé de manière définitive par le tropisme méditerranéen et andalou du nouvel empire édifié au nom de la foi almohade, ce site des origines devait disparaître peu à peu des chroniques pour tomber dans l'oubli⁴. Et si la localité de Tinmal a su focaliser — à juste raison, tant du point de vue politique

¹ Au vu des variantes qu'a reçues l'orthographe du toponyme dans les textes médiévaux, la leçon « Īgīlīz » (et non « Īgīllīz ») adoptée dans ce travail s'inspire de la prononciation actuelle du toponyme par les habitants de la zone prospectée. On rappellera d'autre part que, dans le système de translittération par nous adopté, le *g* d'Īgīlīz est le *gāf* du tachelhit, langue berbère du Sous et des Atlas ; il se prononce par conséquent comme dans *agadir*. Cette lettre se distingue du *ghayn* grasseyé (comme dans *Maghrib*), ici noté avec un point diacritique *ġ*. Les autres toponymes auxquels il est fait référence tout au long de l'article suivent les leçons adoptées par les auteurs cités, ou figurant sur les cartes consultées, ce qui implique une certaine variabilité de ceux-ci.

² *Maġmū' rasā'il muwaḥḥidiyya min inšā' kuttāb al-dawla al-mu'miniyya*, éd. Lévi-Provençal, Rabat, 1941, lettre n.° 17, 81-93 (86).

³ On trouvera un résumé biographique dans "Ibn Tūmart" [Hopkins, J. F. P.], *E.I.*², III, 983-984. Les ouvrages de Bourouiba, R., *Ibn Tumart (= IT)*, Alger, 1982 (2^{ème} éd.) et d'al-Naġġar, 'A. H., *Al-Mahdī Ibn Tūmart, Ḥayātu-hu wa-ārā'u-hu wa-tawratu-hu al-fikriyya wa-l-iġtimā'iyya wa-aṭaru-hu bi-l-Maġrib*, Beyrouth, 1983, font un large usage des sources, mais sans grand regard critique. On trouvera en outre une description succincte mais très bien informée des principaux éléments concernant la vie d'Ibn Tūmart à Īgīlīz dans Norris, H. T., *The Berbers in Arabic Literature*, Harlow-Beyrouth, 1982, 159 (pour les années de jeunesse) et 169-174 (pour la période de son retour dans le Sous). Sur Tinmallal/Tinmal, voir "Tinmal" [Farhat, H.], *E.I.*², X, 368-369.

⁴ Les aspects d'ordre historiographique concernant cette lente disparition du site dans les chroniques d'époque almohade ou postérieures seront analysés dans un prochain article intitulé "Oublier Īgīlīz", à paraître.

qu’archéologique — l’attention et l’intérêt des chroniqueurs médiévaux comme des historiens postérieurs, Īġilīz-des-Harġa, bien au contraire, n’a jamais fait l’objet que d’un intérêt tout relatif de la part des chercheurs. Aussi aurait-on pu saluer la toute récente tentative de localisation de ce site par Allen Fromherz dans l’une des dernières livraisons d’*Al-Qanṭara*⁵, si les arguments proposés par l’auteur avaient vraiment permis de mettre fin à cette situation frustrante. Il n’en est malheureusement rien, puisque la thèse de Fromherz, qui s’appuie sur une analyse superficielle des sources textuelles ainsi que sur des approximations d’ordre archéologique, aboutit à des résultats erronés, et qu’elle fait même reculer, ainsi qu’on le verra, de plusieurs décennies l’état de nos connaissances. Aussi souhaiterions-nous opposer à cette localisation les premiers éléments d’une enquête en cours, fondée sur une exploitation minutieuse des textes et une reconnaissance menée sur le terrain⁶. On s’essaiera donc dans les pages qui suivent à infirmer le raisonnement — à notre sens insuffisamment étayé — de Fromherz, au moyen de l’argumentation suivante : 1) Īġlī, la localité de la plaine du

⁵ Fromherz, A. J., “The Almohad Mecca. Locating Iglī and the Cave of Ibn Tūmart”, *Al-Qanṭara*, XXVI/1 (2005), 175-190.

⁶ C’est l’article d’Allen Fromherz qui nous a incités à publier plus tôt que nous ne l’avions prévu ces éléments de réflexion (encore tout provisoires) tirés de notre enquête en cours. Entamée il y a de cela sept ans par J.-P. Van Staëvel dans le cadre d’un programme de recherche centré sur Taroudant sous la responsabilité scientifique d’A. Bazzana, et du programme archéologique co-dirigé par P. Cressier et L. Erbatī sur le thème de la “Naissance de la ville islamique au Maroc”, la réflexion sur le moment almohade de l’histoire du Sous a été depuis 2003 poursuivie avec A. Fili, notamment dans le cadre de deux voyages d’exploration dans la haute vallée du Sous et l’Anti-Atlas oriental. Ces recherches ont pu bénéficier, en 2005, de l’aide de l’UMR n.º 5648 et de l’Université de Paris-Sorbonne (Paris IV) ; les voyages ont en outre été financés par un prix (première édition du *Prix de la meilleure thèse en langue française sur l’Islam et les sociétés du monde musulman* de l’IISMM, Institut d’études de l’Islam et des sociétés du monde musulman, Paris) offert à l’un des deux auteurs de l’article par Sa Majesté le Roi Mohammed VI. Que Madame Joudia Benslimane, directrice de l’Institut National des Sciences de l’Archéologie et du Patrimoine à Rabat, et Monsieur Aomar Akerraz, directeur-adjoint de l’INSAP, Monsieur ‘Izz al-Dīn Karrā, directeur du Centre du patrimoine luso-marocain à El Jedida, Monsieur Aḥmad Būzīd, à Taroudant, ainsi que les diverses autorités locales dans le cercle administratif (dā’ira) d’Ouled Berhil, veuillent bien trouver ici l’expression sincère de nos remerciements les plus chaleureux pour l’aide et la confiance qu’ils nous ont témoignées. Ces recherches doivent déboucher sur un premier diagnostic qui, nous l’espérons, pourra servir de base à un programme de coopération scientifique entre les institutions marocaines et françaises concernées. Nous exprimons également toute notre gratitude à Mercedes García-Arenal et Maribel Fierro, pour avoir accepté de publier notre recherche dans *Al-Qanṭara*, ainsi qu’à Jorge Aguadé, pour sa lecture critique d’une première version de ce travail.

Sous pressentie par ce chercheur comme étant l'Īġilīz d'Ibn Tūmart, n'a en fait strictement rien à voir avec celui-ci ; 2) comme l'avaient déjà formulé en leur temps d'illustres figures de l'histoire du Maroc, le village natal du Maḥdī et berceau du mouvement almohade se situe dans l'Anti-Atlas central, non dans la vallée du Sous ; 3) l'Īġilīz-des-Harġa est un site complexe, comprenant notamment un lieu fortifié de hauteur — non de plaine — qui a servi, lors des premiers affrontements contre les Almoravides, de refuge à Ibn Tūmart et ses sectateurs. Nous en offrons enfin, dans la dernière partie du présent travail, un premier état descriptif du point de vue archéologique ⁷.

I. Īġlī et Īġilīz-des-Harġa : deux sites bien distincts dans les sources médiévales

1. *D'Īġilīz à Īġlī : les raisons graphiques d'une confusion entre les deux toponymes*

Le premier point de notre argumentation consiste tout d'abord à établir de manière catégorique la différence entre Īġlī ⁸ et Īġilīz-des-Harġa, deux sites que Fromherz a voulu identifier l'un à l'autre. Parmi les réserves et les critiques que l'on peut formuler à l'encontre de la démarche de l'auteur, la plus importante certainement concerne la facilité — il s'agit même, dans son argumentation, d'un véritable postulat énoncé d'emblée — avec laquelle il assimile les deux formes « Īġlī » et « Īġilīz », faisant ainsi fi de l'étymologie et des variantes pourtant si redondantes que l'on rencontre dans les textes médiévaux ⁹. Si l'on excepte une mention discordante dans le *Nazm* d'Ibn

⁷ Une première description archéologique du site a été donnée à Rabat dans les locaux de l'INSAP à l'occasion des journées d'hommage à Madame Joudia Benslimane, les 8 et 9 décembre 2005. Le présent article ne reprend que très partiellement les informations archéologiques présentées lors de cette manifestation, à paraître dans les actes de cette rencontre sous le titre : « Avant Tinmal : notes historiques et archéologiques à propos d'Īġilīz-des-Harġa, berceau du mouvement almohade ».

⁸ La forme médiévale « Īġlī » désignant la localité sise dans la vallée du Sous comporte généralement un allongement de la première voyelle, alors que le toponyme actuel adopte la forme brève « Īġlī ». Pour des raisons de commodité dans l'exposé, on a ici conservé la graphie d'époque médiévale.

⁹ Voir Fromherz, « Almohad Mecca », tout particulièrement 176-177. Le faible nombre de sources utilisées par l'auteur (les *Documents inédits d'histoire almohade* édités par Lévi-Provençal, la première série des *Lettres almohades*, publiées elles aussi par

al-Qaṭṭān, seul auteur pour qui « [Ibn Tūmart] est né au lieu dit Nūmakrān ¹⁰ », tous les autres chroniqueurs donnent en effet à ce lieu l'un des trois noms suivants : « Īġilīz », « Īġilīn » ou « Īġlī ». Sans énoncer les raisons qui l'y incitent, Fromherz choisit cette dernière occurrence, en se fondant sur le témoignage (fautif, on le verra *infra*) d'al-Marrākušī. Il nous semble cependant que l'existence de ces variantes doit être prise en compte dans l'analyse historique, et que seule une lecture plus attentive et plus exhaustive des sources médiévales permet de saisir le sens et la raison de ces formes changeantes qui ont affecté l'orthographe d'Īġilīz, forme originelle du toponyme. Comment expliquer l'existence de ces divers avatars ? La raison la plus plausible, nous paraît-il, combine l'oubli relatif dans lequel le site semble être tombé rapidement et, corrélativement, les erreurs ou les errances des copistes qui ont eu tôt fait de faire disparaître le souvenir de l'appellation berbère originelle au profit d'une graphie arabe plus hésitante et parfois fort altérée ¹¹. Le point fondamental, dans la réflexion que nous menons, consiste à considérer le toponyme originel *dans sa totalité* : à parcourir les sources médiévales, on remarque en effet que les formes orthographiques qu'il revêt sont souvent non pas employées seules, mais que s'y trouve rattaché le nom de la tribu d'Ibn Tūmart, celle des Harġa ¹². Al-Bayḍaq adopte ainsi la formule « Īġilīz-des-Harġa » (*Īġilīz matā' Harġa*) pour désigner le village natal d'Ibn Tūmart ¹³ ; et c'est une semblable formule que l'on rencontre

Lévi-Provençal, et le *Mu'ğib* d'al-Marrākušī) ne pouvait-il est vrai que favoriser les erreurs d'appréciation.

¹⁰ Ibn al-Qaṭṭān, *Naẓm al-ġumān*, éd. Makkī, Beyrouth, 1990, 90 ; Huici Miranda, A., *Historia política del imperio almohade (=HPIA)*, 2 vol., Grenade, 2000 (reprod. de la 1^{ère} éd., 1956-1957), I, 23. Pour un essai de localisation de ce toponyme, voir notre "Oublier Īġilīz", à paraître.

¹¹ Pour plus de détails concernant cette question — capitale à nos yeux — de la disparition apparemment rapide de la forme initiale du toponyme, on consultera de même notre "Oublier Īġilīz", à paraître.

¹² On rappelle que la forme « Harġa » n'est autre que la forme arabisée de l'appellation tribale « Arġ n » en tachelhit ; voir "Hargha" [Monès, H.], *E.I.*², III, 212-213.

¹³ Lévi-Provençal, E., *Documents inédits d'histoire almohade. Fragments manuscrits du «Legajo» 1919 du fonds arabe de l'Escorial, publiés et traduits avec une introduction et des notes par E. Lévi-Provençal, (=DIHA)*, Paris, 1928, ar. 72, trad. 116 ; ar. 128, trad. 217 ; ar. 129, trad. 219. On signalera cependant que l'édition de A. W. al-Manṣūr (Rabat, 1971) mentionne le toponyme sous la forme *Īġilī mtā' Harġa* (32 et 90) ou sous celle d'*Īġilī Harġa* (91). Une lecture minutieuse des leçons fournies par les manuscrits serait ici nécessaire ; nous avons préféré suivre dans le cadre de ce travail la leçon proposée par l'arabisant français, qui nous paraît plus fiable.

dans le *Bayān* d'Ibn 'Idārī (*Īgīlīz li-Harġa*)¹⁴. Ces constructions sont autant d'équivalents arabes du toponyme berbère originel, dont on ne possède plus de mention explicite, mais dont la forme, *Īgīlīz n-warġān*, peut être facilement restituée d'après ces indices. Le nom du site est en outre souvent cité sous sa forme abrégée « Īgīlīz » : il en va ainsi dans les mentions faites tant par l'auteur du *Kitāb al-Ansāb*¹⁵ que dans certaines notations d'Ibn al-Qaṭṭān¹⁶, ainsi que dans la lettre officielle de 552/1157, qui rapporte la visite pieuse entreprise quelque temps auparavant par 'Abd al-Mu'min dans l'ancien berceau du mouvement almohade¹⁷, ou dans la relation d'un autre pèlerinage à Īgīlīz, celui entrepris par Abū Ya'qūb Yūsuf en 565/1170¹⁸. La transformation morphologique que nous proposons à titre d'hypothèse pour expliquer les altérations qu'a subi la forme originelle en passant du tachelhit à l'arabe affecte tout d'abord le toponyme en substituant le *nūn* de la version berbère (qui marque l'état d'annexion dans *Īgīlīz n-warġān*, « L'Īgīlīz-des-Argān ») au *zayn* final d'« Īgīlīz » : du fait de la ressemblance entre les deux lettres, et de la confusion qu'induit volontiers celle-ci au gré des copies, la leçon « Īgīlīz » est ainsi facilement susceptible de se transformer en « Īgīlīn » : telle est la forme que l'on rencontre par exemple dans les *Ibar* d'Ibn Ḥaldūn (*Īgīlīn min bilād Harġa*)¹⁹, puis dans le *Tārīḥ al-dawlatayn* d'al-Zarkašī²⁰. Plus

¹⁴ Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muġrib*, 4, éd. I. 'Abbās, Beyrouth, 1983, 68 ; trad. esp. par Huici Miranda sous le titre *Ibn 'Idari : al-Bayan al-Mugrib. Nuevos fragmentos almorávidas y almohades*, Valence, 1963, 158. On doit considérer comme semblables deux citations (sous la forme [*Īgīlīz*] *min Harġa*) d'Ibn al-Qaṭṭān dans son *Naẓm*, 130 et 136 ; le toponyme a été par ailleurs profondément altéré dans cet ouvrage par le copiste (voir *infra*).

¹⁵ Lévi-Provençal, *DIHA*, ar. 30, trad. 45 ; ar. 39, trad. 59 ; ar. 40, trad. 60-61.

¹⁶ Les mentions d'Īgīlīz dans le *Naẓm* d'Ibn al-Qaṭṭān sont dans leur majorité problématiques, puisque le toponyme est alors altéré en une leçon fautive : *al-ġabalayn* ; voir par ex. 123, 124 et 137 (*al-ġabalayn*) ; 78 et 133 (*ġabal al-ġabalayn*) ; 130 et 136 (*al-ġabalayn min Harġa*). On trouve toutefois en *ibid.*, 131, 132 et 135, trois occurrences du terme sans que l'éditeur fasse état d'une quelconque variante fautive : on trouve ainsi là confirmation de la nature de la forme abrégée du toponyme. Sur ces altérations dans le manuscrit d'Ibn al-Qaṭṭān, on consultera notre "Oublier Īgīlīz", à paraître.

¹⁷ *Maġmū' rasā'il muwaḥḥidiyya*, 86.

¹⁸ *Mémoires* d'al-Bayḍāq, in Lévi-Provençal, *DIHA*, ar. 128, trad. 217.

¹⁹ Ibn Ḥaldūn, *Kitāb al-Ibar* (sans éd.), 7 vol., Beyrouth, 1992, VI, 268 ; trad. de Slane sous le titre *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, 4 vol., Paris, 1927, II, 168, sous la forme « Aiguilīn, dans le pays des Hergha ».

²⁰ Al-Zarkašī, *Tārīḥ al-dawlatayn al-muwaḥḥidiyya wa-l-ḥafṣiyya*, éd. al-Ya'qūbī, avec la collaboration de M. Qarīmān et M. Š. al-'Aslī, Tunis, 1998, 13 ; trad. Fagnan sous le titre *Chronique des Almohades et des Hafçides*, Constantine, 1895, 5 (le traducteur corrige les fautes des manuscrits utilisés).

radicale encore est une autre méprise qui, dans les versions arabisées et abrégées du toponyme, entraîne la suppression du *zayn* final d'« Īġilīz » (ou éventuellement du *nūn* final d'« Īġilīn »), que l'on prend pour un simple doublon graphique du *nūn* de l'« état construit » originel en tachelhit ou pour un reliquat de cette même annexion²¹. Ainsi s'explique selon nous la forme particulière retenue par al-Marrākušī — *Īġilī n-wārgān* ou *Īġlī n-wārgān*²² —, à la fois très proche de l'original berbère²³ mais profondément mutilatrice du toponyme en lui-même. C'est ce témoignage problématique que réduit à son tour Fromherz, pour n'en garder que le nom d'« Īġlī »²⁴.

²¹ Plusieurs variantes, Īgalin, Īgalīn ou Īgalī, se rencontrent de même dans le *Mu'ġam al-buldān* de Yāqūt al-Rūmī, éd. al-Ġundī, 7 vol., Beyrouth, 1990, I, 342.

²² Al-Marrākušī, *al-Mu'ġib fī taljīs aḥbār al-Maġrib*, éd. al-'Iryān, Le Caire, 1963, 240 ; *id.*, éd. al-Manṣūr, Beyrouth, 1998, 126 ; trad. esp. Huici Miranda sous le titre *Kitāb al-Mu'ġib fī taljīs aḥbār al-Maġrib. Lo admirable en el resumen de las noticias del Maġrib*, Tétouan, 1955, 136.

²³ L'auteur maintient en effet dans sa version du toponyme non seulement le *nūn* marquant, en langue tachelhit, l'« état construit » entre deux termes, mais également l'allongement du *a* de Arġān en *wa*, sous l'influence justement de la préposition. La chute du *zayn* dans le premier terme serait-elle à mettre au compte de copistes postérieurs peu scrupuleux ?

²⁴ À la décharge de Fromherz, il faut signaler que la confusion est entretenue par les auteurs les plus sérieux, ayant une grande connaissance des textes. Bourouiba suit lui aussi le témoignage d'al-Marrākušī et fait référence en conséquence à « Īġilī an-Wārgān » ou plus simplement à « Īġilī » ; *IT*, 11 ; *id.*, *'Abd al-Mu'min, flambeau des Almohades*, Alger, 1982 (2^{ème} éd.), 12. Al-Naġġar, *al-Mahdī Ibn Tūmart*, 103 et 123, adopte de manière préférentielle une leçon voisine, Īġilī, bien qu'il soutienne par ailleurs, dans le même ouvrage (*ibid.*, 30-31), que la forme « Īġilīz Harġa », est « plus vraisemblable ». Ces auteurs (et d'autres encore) ne tiennent pas ou peu compte de la raison d'être de la forme développée du toponyme (*Īġilīz matā' Harġa* ou *Īġilīz li-Harġa*), qui aurait dû logiquement les inciter à davantage de prudence avant de proposer une identification de la cité d'Īġlī au lieu d'origine d'Ibn Tūmart. À noter que Lévi-Provençal, *DIHA*, n. 3, 45, est l'un des rares à rétablir l'orthographe du nom proposé par al-Marrākušī : « Īġilī(z)-an-wārgān ». Sur ces problèmes de confusion existant dans le traitement orthographique reçu par chacun des deux toponymes, et sur l'indispensable distinction qu'il convient en conséquence d'établir entre eux, on se reportera à l'article "Īġlī" [Na'imī, M.] *Ma'lamat al-Maġrib*, II, 628-629, qui est presque tout entier consacré à ce problème, ainsi qu'aux remarques de 'A. Azayko dans son article "Īġilīz", *in ibid.*, 640-641 (641).

2. *Īglī, l'ancienne capitale du Sūs al-aqṣā : un aperçu historique*

D'Īglī, la localité du Sous dont il entend faire l'épicentre des premiers moments de la révolte almohade, Fromherz ignore manifestement tout de la dimension historique qui lui est propre, et notamment du lien qu'elle entretient avec la dynastie idrisside²⁵. Il n'est pas lieu ici de conter dans le détail l'évolution historique (au demeurant mal connue) de la cité d'Īglī, mais simplement d'en dessiner à grands traits les contours, pour montrer sa totale déconnection d'avec l'Īgilīz-des-Harga dont il sera question plus loin. Sur ce point, force nous est de marquer en effet notre complet désaccord avec Fromherz, qui entretient dans son analyse la confusion entre ce site, clairement identifié comme tel dans les sources variées à notre disposition et dont l'orthographe montre une remarquable constance du Moyen Âge à nos jours²⁶, et le lieu-dit « Īgilīz », patrie d'origine d'Ibn Tūmart et foyer du mouvement almohade naissant. Dépendant administrativement de la circonscription d'Ouled Berhil, l'agglomération en question est aujourd'hui située à une trentaine de kilomètres environ à l'est²⁷ de Taroudant (fig. 1), sur la rive droite de l'oued Sous, juste en amont de l'endroit où confluent les eaux de celui-ci et celles de l'oued Talekjout. A ce jour, son origine demeure obscure, même si, pour D. Jacques-Meunié, la ville aurait pu succéder à une agglomération d'époque préislamique²⁸. Il est vraisemblable que c'est cette même Īglī qui, sous l'appellation générique de « Madīnat Sūs », est mentionnée par la littérature géographique arabe des premiers siècles²⁹. Il

²⁵ Sur Īglī durant la période médiévale, voir Jacques-Meunié, D., *Le Maroc saharien des origines à 1670 (= MS)*, 2 vol., Paris, 1982, I, notamment 56-57, 190-191, 227, 229, 239, 246 et 254-255. L'article cité *supra* de M. Na'imī n'accorde paradoxalement que peu de place à des considérations d'ordre historique concernant cette localité du Sous durant l'époque médiévale.

²⁶ Sur les formes « Īglī » et « Iglī », voir *supra* ; Jorge Aguadé nous a fait l'amitié de nous signaler qu'il existe, dans la province de Rachidiya, entre Erfoud et Tinejdad, un autre lieu appelé Iglī (on le rencontre également mentionné sous la forme « Igni ») ; le toponyme — dont l'étymologie demeure incertaine — serait ainsi plus répandu que les textes ne le laissent croire.

²⁷ Et non à l'ouest de Taroudant (« to the west of Tārudant »), comme l'indique Fromherz, "Almohad Mecca", 183.

²⁸ Jacques-Meunié, *MS*, I, 190-191.

²⁹ Ibn Ḥawqal, *Kitāb Ṣūrat al-ard*, éd. Kramers, Leyde, 1967, 91-92 ; trad. Kramers et Wiet sous le titre *Configuration de la Terre*, Paris, 1964, 91.

s’agit alors de la principale localité sise dans la vallée du Sous ; son rôle politique s’affirme sans doute durant le IX^e siècle, lorsqu’un prince de sang idrisside, ‘Abd Allāh, petit-fils d’Idrīs I^{er}, y réside. La cité d’Īġlī, la riche vallée du Sous et l’Anti-Atlas voisin (jusqu’à ses confins méridionaux) passent alors sous le contrôle de sa lignée, dont les membres auraient régné tant bien que mal sur cet héritage dans un contexte idéologique marqué sur le plan local par l’opposition de deux factions, l’une chiite, l’autre sunnite malékite³⁰. Des environs de la ville, le géographe *andalusī* al-Bakrī nous offre, dans la seconde moitié du XI^e siècle, une description bucolique qui témoigne de la grande prospérité agricole et économique du temps : Īġlī est alors, selon lui, « une grande ville de plaine » (*madīna kabīra sahlīyya*), et « la capitale de la province du Sous » (*qā’idat balad al-Sūs*)³¹. Il n’en reste pas moins que son importance semble alors déjà quelque peu éclipsée dans la vallée par de nouveaux centres de peuplement, dont Taroudant va bientôt s’affirmer comme le plus considérable³². Ainsi, durant la première moitié du XII^e siècle, la localité d’Īġlī, loin de jouer un rôle stratégique majeur que sa situation géographique lui interdit de toute manière dans le contexte du conflit entre Almoravides et Almohades, n’est mentionnée que de manière extrêmement épisodique³³ : la cité est une première fois prise l’an 529/1134-1135 par le calife ‘Abd al-Mu’min en même temps que Taroudant, avant de passer définitivement, à l’instar de celle-ci, aux mains des partisans de l’unitarisme en 535/1140³⁴. Devenue insignifiante sur le plan politi-

³⁰ Jacques-Meunié, *MS*, I, 208, d’après al-Bakrī et Ibn Ḥawqal ; Lagardère, V., *Les Almoravides, jusqu’au règne de Yūsuf b. Tāšfīn*, Paris, 1989, 34-41 ; mention du tombeau de ‘Abd Allāh b. Idrīs b. Idrīs dans al-Bakrī, *Kitāb al-Masālik wa-l-mamālik*, éd. et trad. de Slane sous le titre *Description de l’Afrique septentrionale*, 2^{ème} éd., Paris, 1965, ar. 161-162 (162), trad. 305-308 (308).

³¹ Al-Bakrī, *Masālik*, ar. 161 et 162, trad. 305 et 306.

³² Pour plus de détails concernant cette ville du Sous et son rapport à Īġlī, on se reportera aux travaux en cours de publication, par André Bazzana et Yves Montmessin d’un côté, Jean-Pierre Van Staëvel et Abdallah Fili de l’autre.

³³ Et ce bien que la tradition orale attribue, comme Fromherz l’indique et comme nous avons pu nous-mêmes le vérifier, la fondation de la mosquée principale de l’agglomération actuelle à Ibn Tūmart ; l’ornementation intérieure de l’édifice n’a cependant rien à voir avec le style almohade tel qu’il est connu plus au nord ; il s’agit là d’un décor qui date selon toute vraisemblance de l’époque alaouite.

³⁴ *Rasā’il muwaḥḥidiyya, maġmū’a jadīda*, éd. ‘Azzaoui, Kenitra, 1995, 1, lettre n.º 3, 50-51 ; Jacques-Meunié, *MS*, I, 254-255 ; Ibn al-Qaṭṭān, *Naẓm*, 237, où la ville est encore qualifiée de *madīna* ; al-Bayḍāq in Lévi-Provençal, *DIHA*, ar. 87-88, trad. 141-142.

que et économique, Īglī tombe alors progressivement dans l'oubli : le nom de l'ancien chef-lieu de province n'est même pas mentionné par al-Idrīsī vers le milieu du même siècle³⁵. On est d'autant plus surpris de trouver cette identification dans l'article de Fromherz — dont les arguments se veulent pourtant « définitifs » — alors même qu'une semblable interprétation avait déjà été formulée, il y a de cela plusieurs décennies, sous la plume d'al-Muḥtār al-Sūsī dans ses *Ḥilāla Ġazūla*. Dans cet ouvrage en effet, le grand historien du Sud marocain assimilait d'emblée (en se fondant lui aussi sur le témoignage fautif d'al-Marrākuṣī, et en réduisant la portée de témoignages aussi essentiels et dignes de foi que la lettre almohade de 552/1157 ou le récit de *riḥla* d'Ibrāhīm al-Zarhūnī, qu'on analyse *infra*) la vénérable cité du Sous avec le village natal du plus grands des *mahdī*-s maṣmūda-s³⁶. Force est donc de constater que, parfois, l'histoire (en tant que discipline) bégaie...

3. Īgīlīz-des-Harga, lieu de vie d'Ibn Tūmart

Lieu de naissance d'Ibn Tūmart et théâtre des premiers moments du mouvement almohade, l'Īgīlīz-des-Harga n'a donc rien à voir, du point de vue historique, avec la cité d'Īglī dans la vallée du Sous. C'est ce « village³⁷ » — il est qualifié de *ḍay'a* par al-Marrākuṣī³⁸ et de *qarya* par Ibn al-Qaṭṭān³⁹ — qui fut en effet le cadre des épisodes initiaux de la vie du futur Imam des Almohades, d'abord simple étudiant puis, à son retour d'Orient, *faqīh* réformateur, bientôt *mahdī* autoproclamé du jeune mouvement révolutionnaire almohade. Il reste difficile, aujourd'hui encore, au vu d'une part du faible nombre de té-

³⁵ Al-Idrīsī, *Nuzhat al-muṣṭāq*, éd. et trad. Dozy et de Goeje sous le titre *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, 2^{ème} éd., Leyde, 1968, ar. 61-62, trad. 71-72. On rencontrera des descriptions postérieures, notamment sous la plume de l'auteur anonyme du *Kitāb al-Istibṣār* ou dans le *Rawḍ al-Mi'tār* d'al-Ḥimyarī : mais les témoignages anachroniques qui sont compilés dans ces ouvrages ne résultent que de la remobilisation de matériaux antérieurs ; *Kitāb al-Istibṣār*, éd. 'Abd al-Ḥamīd, Alexandrie, 1958, ar. 212-213 ; al-Ḥimyarī, *Rawḍ al-Mi'tār*, éd. 'Abbās, Beyrouth, 1975, 330.

³⁶ Al-Muḥtār al-Sūsī, *Ḥilāla Ġazūla*, Tétouan, s. d., 163-168. Le voyage dans la plaine du Sous auquel se réfère l'auteur a eu lieu en 1942.

³⁷ On revient *infra* sur cette définition, qui ne rend pas compte de la réalité plus complexe du peuplement, telle que les textes nous en donnent l'image diffuse.

³⁸ Marrākuṣī, *Mu'ğib*, ar. éd. 'Iryān 240 ; éd. al-Manṣūr 126 ; trad. 136.

³⁹ Ibn al-Qaṭṭān, *Nazm*, 90 ; Huici Miranda, *HPIA*, I, 23.

moignages portant sur la période initiale de l’unitarisme tūmartien, et d’autre part des lacunes et des contradictions qui, très tôt, semblent avoir caractérisé la chronologie des premiers faits d’armes des rebelles dans la vallée du Sous, d’obtenir une image cohérente des événements à s’être déroulés dans ce cadre géographique⁴⁰. Des sources traitant des débuts du mouvement almohade dans le Sous et l’Anti-Atlas central et oriental ne nous sont parvenus en effet que quelques textes, dont les rapports qu’ils entretiennent les uns avec les autres sont parfois loin d’être clairs⁴¹. Toutefois, on peut tenter de fournir ici une brève synthèse de leurs apports principaux à ce sujet. Dans les *Mémoires* d’al-Bayḍaḡ, on lit qu’à son retour de *riḥla*, Ibn

⁴⁰ Pour une remise en question radicale de certains aspects de la « vulgate » biographique d’Ibn Tūmart, voir notamment les travaux de M. Fierro, dont “La religión”, in M. J. Viguera (dir.), *El retroceso territorial de al-Andalus. Almorávides y Almohades. Siglos XI al XIII. Historia de España de R. Menéndez Pidal*, vol. VIII/2, Madrid, 1997, 435-546 (443-448), et *id.*, “Le mahdi Ibn Tūmart et al-Andalus”, in *Mahdisme et millénarisme en Islam*, numéro spécial de la *REMMM*, n.° 91-94 (2000), 107-124 (notamment 109-116). L’auteure développe entre autres l’idée selon laquelle l’almohadisme n’est pas une doctrine fixée par son fondateur, mais bien plus un courant de pensée qui évolue en fonction des besoins (de légitimation notamment) du califat almohade, et celle que le mahdisme n’est devenue une nécessité pour le califat almohade qu’à partir du moment où ce concept a pu servir à garantir la légalité de sa prise du pouvoir, notamment aux yeux des Andalous. Ce qui implique, on le conçoit fort bien, des risques importants de réécriture *a posteriori* de pans entiers de la biographie d’Ibn Tūmart, notamment dans son rapport à la définition même de la doctrine almohade. Tout en tenant compte des problèmes fondamentaux que soulèvent ces questions récentes, notre propre recherche part du postulat qu’il existe néanmoins, à l’intérieur des textes — tout « réécrits » qu’il soient — rapportant la geste tūmartienne, un fond sociologique exploitable par l’historien et l’archéologue travaillant sur le Sous au début de la période almohade. Notre démarche relève donc davantage d’une approche phénoménologique des textes, puisqu’elle s’essaie à mettre en cohérence des témoignages épars tirés de textes au contenu par ailleurs problématique, pour restituer quelques pans du décor dans lequel s’est joué le premier acte de la révolution almohade. De ces descriptions et mentions d’Ġġlīz, nous sommes par ailleurs bien conscients que l’idéologie n’est pas absente ; on en verrait une claire illustration dans le traitement que recevra par la suite ce site dans l’historiographie almohade ; cf. notre « Oublier Ġġlīz », à paraître. Dans la même optique que les travaux de M. Fierro, on consultera la partie consacrée à la révolution almohade dans l’ouvrage de M. García-Arenal, *Messianis and Puritical Reform : Mahdis of the Muslim West* ; nous remercions l’auteure de bien avoir voulu nous communiquer cet extrait de son ouvrage qui vient de paraître chez E. J. Brill, Leyde, 2006.

⁴¹ Pour un aperçu des sources perdues, voir Mūsā, ‘I. D., *al-Muwaḥḥidūn fī l-ġarb al-islāmī*, Beyrouth, 1991, 12-14 ; sur les sources disponibles, cf. l’état récent dressé par *ibid.*, 15-26, et par E. Fricaud dans son *Ibn ‘Idārī al-Marrākuṣī, historien marocain du Magrib et d’al-Andalus. Bilan d’un siècle et demi de recherches sur al-Bayān al-muġrib*, 3 vol., Lille, 1994. Parmi les problèmes documentaires, on notera tout particulièrement la lacune dommageable qui nous prive, dans le *Bayān* almohade, du récit de la vie d’Ibn Tūmart et des débuts de sa prédication dans son pays natal ; *ibid.*, II, 398-400.

Tūmart se fixa dans la maison familiale (*fa-nazala dāra-hu*) à Īgīlīz-des-Harġa en 514 (2 avril 1120-21 mars 1121)⁴². C'est là qu'il avait vu le jour, à une date indéterminée entre 471 et 474 de l'Hégire (soit entre 1078 et 1082), et selon toute vraisemblance en 471/1078-1079⁴³. Son installation fut marquée, aux dires d'Ibn Ḥaldūn, par la construction d'un lieu de retraite spirituelle, une *rābiṭa*, destinée à abriter ses actes de dévotion (*wa-banā rābiṭa li-l- 'ibāda*)⁴⁴. C'est d'ailleurs par ce terme que semble avoir été connue la localité, un temps du moins (le temps justement du séjour d'Ibn Tūmart parmi les siens au début de sa prédication ?), sous le nom de « *ribāṭ des Harġa* » (*ribāṭ Harġa*)⁴⁵. Le lien alors établi entre cette *rābiṭa* et la grotte (*ġār*) où, suivant en cela non seulement l'exemple du Prophète mais également une pratique maghrébine fort répandue⁴⁶, Ibn Tūmart s'était tout d'abord retiré, n'est pas très clair, comme d'ailleurs la situation topographique de cette grotte par rapport au village d'Īgīlīz-des-Harġa⁴⁷. Si l'on en croit le témoignage d'al-

⁴² Lévi-Provençal, *DIHA*, ar. 72, trad. 116. Pour Ibn al-Qaṭṭān, la maison d'Ibn Tūmart se situait au lieu dit Nūmakrān, et d'ajouter que sa maison s'y trouvait encore (*wa-hunālika dāru-hu*) ; *Naẓm*, 90. Le toponyme Nūmakrān pose problème, même si son unique mention par l'auteur du *Naẓm* a généralement incité les chercheurs à le considérer comme donnée négligeable. Pour une interprétation — toute hypothétique — du nom et sa mise en relation avec le site archéologique d'Īgīlīz-des-Harġa, voir notre "Oublier Īgīlīz", à paraître. Selon Huici, Ibn Tūmart parvient à Īgīlīz-des-Harġa au début de l'année 515, soit à partir de la fin du mois de mars de l'an 1121 ; Huici, *HPIA*, I, 61.

⁴³ Huici, *HPIA*, I, 24.

⁴⁴ Ibn Ḥaldūn, *Iḥṣān*, ar. VI, 268 ; trad. II, 168-169. Citation reprise par al-Zarkašī, *Tārīḥ*, ar. 14, trad. 5.

⁴⁵ Cette appellation est donnée tant par l'auteur du *Kitāb al-Ansāb* (à deux reprises) que par al-Bayḍāq ; Lévi-Provençal, *DIHA*, respectivement ar. 39, trad. 59 et ar. 131-132, trad. 222-223. La formulation a été reprise de nos jours par Mūsā, *al-Muwaḥḥidūn*, 35-36 et 38.

⁴⁶ Sur la pratique d'incubation et de purification pour obtenir la *baraka* et dispenser celle-ci aux fidèles et aux proches du récipiendaire, voir Basset, H., *Le culte des grottes au Maroc*, Alger, 1920.

⁴⁷ Lévi-Provençal, *DIHA*, ar. 40, trad. 60-61 (*Kitāb al-Ansāb*), et ar. 72-73, trad. 116-117 (al-Bayḍāq). Sur la grotte et sa situation, voir également Ibn al-Qaṭṭān, *Naẓm*, 124 — qui semble l'appeler « Rukn » — ; Huici Miranda, *HPIA*, I, 61, 64 et 68 ; Lévi-Provençal, «Un recueil de lettres officielles almohades. Étude diplomatique et historique», *Hesperis* 28 (1941), 1-80 (42). Hopkins signale que la grotte où le prédicateur avait pris l'habitude de se retirer (à moins que l'objet de sa réflexion ne soit plutôt le site même d'Īgīlīz-des-Harġa, dont il ne donne à aucun moment la localisation précise ?) est « impossible à identifier, de nos jours, avec certitude » ; "Ibn Tūmart", *E.I.*², 983. Nos propres observations sur la grotte pressentie comme étant celle dont nous parlent les textes donneront lieu à une publication séparée. L'approche par les traditions locales et les

Baydaq, l’Imam aurait en outre fait installer de manière prémonitoire au-devant de cette grotte « un grand enclos » (*āsārāg*) comportant des « mangeoires » (*maḍāwid*) destinées à garder les chevaux que ses affidés ne tarderaient pas, selon lui, à prendre à leurs ennemis⁴⁸. C’est également devant cet abri, ou à proximité de celui-ci, que la majorité des témoignages littéraires placent la proclamation du mahdisme d’Ibn Tūmart. Certes, le moment est loin de faire l’unanimité des sources, tant en ce qui concerne sa date exacte — on retient généralement le mois de ramadān de l’an 515 (soit novembre-décembre 1121)⁴⁹ — que le lieu où est censée s’être déroulée la toute première prestation du serment des fidèles d’Ibn Tūmart au nouveau Mahdī : à l’exception notable d’al-Baydaq, qui offre un témoignage contradictoire en situant l’événement tantôt à İgīlīz, tantôt dans le Haut-Atlas⁵⁰, tous les autres chroniqueurs se prononcent en faveur de la localité d’origine de l’Imam des Almohades⁵¹. L’endroit devait être par la suite considéré comme revêtu d’une aura particulière (on parle ainsi de « la grotte sainte », *al-ġār al-muqaddas*), et aurait à ce titre bénéficié, lors de la visite pieuse entreprise par le calife ‘Abd al-Mu’min à l’automne 552/1157, de travaux d’aménagement : l’entrée de la grotte aurait ainsi été dotée d’une porte (*bāb*), pour la protéger des intempéries ; on aurait égalisé son sol et son plafond (*taswiyat arḍi-hi wa-samā’i-hi*), celui-ci étant consolidé par une voûte, alors que les parois recevaient un revêtement protecteur (*iqbā’i-hi wa-taġtiyat arġā’i-hi*)⁵². En tout et pour tout, la période du

vestiges matériels de ce lieu majeur en relation avec la prédication d’Ibn Tūmart ne se conçoit que dans le cadre d’une démarche patiente, prudente et raisonnée : il est en effet primordial — *a fortiori* dans la région du Sous, dont tout historien du Maroc sait bien qu’elle est considérée de longue date comme la principale pourvoyeuse de chasseurs de trésors — d’assurer avant tout la protection du site archéologique en évitant de provoquer, par un questionnement trop direct, des pillages ou des « fouilles » clandestines sur les lieux investis par la tradition d’un semblable statut. Pour une approche différente de la nôtre, voir Fromherz, “Almohad Mecca”, particulièrement 186-187.

⁴⁸ Lévi-Provençal, *DIHA*, ar. 72-73, trad. 116-117.

⁴⁹ Huici, *HPIA*, I, 63 ; Bourouiba, *IT*, 55.

⁵⁰ Lévi-Provençal, *DIHA*, respectivement ar. 131, trad. 222, et ar. 73, trad. 117-118.

⁵¹ Bourouiba, *IT*, 55-56.

⁵² Lévi-Provençal, “Recueil”, 42 ; Huici, *HPIA*, I, 68. D’après le texte, il semble bien que la mosquée, dont on verra *infra* un autre témoignage qui permet d’en inférer l’existence, et qui présentait elle aussi des signes de dégradation, ait également fait l’objet de mesures conservatoires. On notera enfin qu’en l’année 565 (25 septembre 1169-13 septembre 1170), c’est Abū Ya’qūb Yūsuf qui, ayant réprimé une révolte dans le Haut-Atlas oriental, se rend ensuite à İgīlīz-des-Harġa, où il visite « la grotte où avait

séjour d'Ibn Tūmart dans l'Anti-Atlas, avant son émigration à Tīnmallal, aura duré peu de temps : trois ans au plus, s'il faut en croire Ibn al-Qaṭṭān⁵³, à compter de l'an 515/1121 (22 mars 1121-11 mars 1122) et jusqu'à la fin de 518 (19 février 1124-6 février 1125)⁵⁴.

4. La « montée » à Īgīlīz et le rôle stratégique du site perché au début du mouvement almohade

Que l'épisode se place avant ou juste après la proclamation de sa mission guidée par Dieu, survenue en tout cas, si l'on en croit les sources, à Īgīlīz peu de temps après le retour au bercail de l'ancien enfant prodige, c'est alors que, selon l'auteur du *Nazm*, « ... l'Imam émigra [en 515/1121] et alla s'installer sur la montagne d'Īgīlīz » (*tumma hāğara al-imām... wa-ħalla bi-ğabal Īgīlīz*)⁵⁵. L'événement a paradoxalement peu suscité l'intérêt des chercheurs qui se sont consacrés à la biographie du fondateur de l'almohadisme. La manière dont le relate Ibn al-Qaṭṭān — un auteur certes tardif, mais généralement bien informé — met néanmoins en avant une nouvelle fois l'imitation consciente par Ibn Tūmart du Prophète quittant la Mekke pour Médine, tout en contredisant la vulgate almohade d'une seule et unique hégire, celle menant le Mahdī de son village natal à Tīnmallal⁵⁶. De cette « montée » sur la montagne surplombant la petite localité où

pénétré l'Imam » (*wa-zāra l-ğār allađī daħala l-imām*) ; *Mémoires* d'al-Bayḍağ, in Lévi-Provençal, *DIHA*, ar. 128, trad. 217.

⁵³ Ibn al-Qaṭṭān, *Nazm*, 130 et 123.

⁵⁴ ... *fī hādhihi l-sinīn al-ṭalāṭ allatī stağarra fī-hā l-imām al-mahdī... bi-Īgīlīz min Harğa* ; *ibid.*, 130 et 123. Et, reprenant le témoignage d'Ibn al-Rā'ī : *wa-lammā rtaqā l-imām al-mahdī... ġabal Īgīlīz aqāma fī-hi ṭalāṭat a 'wām min sana ḥams 'ašara ilā sana ṭamānī 'ašara* ; *ibid.*, 133. C'est une même durée de temps que l'on peut déduire des *Mémoires* d'al-Bayḍağ, in Lévi-Provençal, *DIHA*, ar. 131-132, trad. 222-223 et commentaire du même, 117-118, n. 3.

⁵⁵ Ibn al-Qaṭṭān, *Nazm*, 78.

⁵⁶ On notera que, si pour Hopkins comme pour d'autres auteurs contemporains, c'est la retraite à Tīnmallal qui est appelée *hiğra*, il est bien question dans le *Nazm* d'une première « hégire » vers Īgīlīz-des-Harğa en 515/1121 ; "Ibn Tūmart" *E.I.*², 983-984, et *contra*, Ibn al-Qaṭṭān, *Nazm*, 78. Le fait que les Harğa soient considérés, dans la revue des troupes almohades, comme appartenant à une tribu de rang prioritaire, au titre de « Défenseurs » ou *anṣār* (et non pas de *muhāğirūn*), semble cependant aller dans le sens logique de l'existence d'une première hégire *avant* celle menant Ibn Tūmart à Tīnmallal. Sur l'appellation de *Anṣār*, voir Lévi-Provençal, *DIHA*, ar. 37, trad. 55. On traite plus longuement de cette question dans notre "Oublier Īgīlīz".

résidait jusque-là Ibn Tūmart⁵⁷, les chroniqueurs nous ont conservé le souvenir sous forme de courtes remarques : pour Ibn al-Qaṭṭān, l’Imam se décide à « monter » (*irtaqā*) sur le massif proche⁵⁸ ; c’est la même image que donne al-Yasa‘ b. ‘Īsā al-Ġāfiqī dans le *Bayān* lorsqu’il déclare que l’Imam « gravit » (*ṣa‘ida*) la pente de la montagne⁵⁹ ; et Ibn ‘Iḍārī de préciser dans une autre citation qu’ « en l’an 518 (1124)⁶⁰, Muḥammad b. Tūmart se proclama al-Mahdī ; quand sa renommée se propagea parmi les tribus montagnardes (*qabā’il al-ġibāl*) et qu’elles vinrent auprès de lui, il s’en fut avec leurs membres dans la montagne de l’İġilīz-des-Harġa » (*raḥala ma‘a-hum ilā ġabal İġilīz li-Harġa*)⁶¹. A ces versions qui mettent toutes à l’origine de l’événement la décision propre de l’Imam, s’oppose toutefois le récit d’Ibn Ḥaldūn, qui place tout au contraire à la source de cette décision non pas une initiative d’Ibn Tūmart, mais bien plutôt celle des membres de sa tribu, *qui l’emmènent avec eux* jusqu’en un lieu élevé, où il sera mieux protégé des atteintes de ses ennemis : « Abū Bakr b. Muḥammad al-Lamtūnī, gouverneur de la province du Sous, gagna alors quelques individus de la tribu des Harġa et les chargea d’assassiner leur compatriote ; mais les amis de celui-ci, ayant eu connaissance du complot, le transportèrent sur un site perché qui leur servait de refuge (*fa-naqalū l-imām ilā ma‘qal imtinā‘i-him*) et ôtèrent la vie aux traîtres⁶² ». C’est en cet endroit même que devait se jouer, par deux fois, le sort de la toute jeune communauté almohade. A deux reprises en effet les forces coalisées des Almoravides et de leurs alliés du Sous vont mettre le siège devant la montagne d’İġilīz, où se sont réfugiés Ibn Tūmart et les siens. Relater les étapes de cette

⁵⁷ On reviendra *infra* sur la nature double du site que l’on peut supposer en se fondant sur les apparentes contradictions des témoignages médiévaux : au moins un village de plaine (celui appelé « İġilīz » par les textes), et un site-refuge implanté dans la « montagne d’İġilīz », et portant le même nom.

⁵⁸ Ibn al-Qaṭṭān, *Naẓm*, 133. La même phrase est reprise dans Ibn ‘Iḍārī, *Bayān*, ar. IV, 68 ; trad. 158.

⁵⁹ Ibn ‘Iḍārī, *Bayān*, ar. IV, 68 ; trad. 158.

⁶⁰ On verra dans cette date, qui diffère de celle donnée *supra* pour la proclamation du mahdisme d’Ibn Tūmart, une illustration parmi d’autres des contradictions nombreuses qui émaillent les textes concernant la période durant laquelle le fondateur de l’almohadisme séjourne parmi les siens.

⁶¹ Ibn ‘Iḍārī, *Bayān*, ar. IV, 68 ; trad. 158.

⁶² Ibn Ḥaldūn, *Iḅar*, ar. VI, 269 ; trad. II, 169 (la traduction a été modifiée). Le récit est également cité dans son intégralité par al-Zarkaṣī, *Tārīḅ*, 14, trad. 5. Voir *infra* les observations que l’on peut en tirer en matière de structures de peuplement.

confrontation majeure en deux temps s'avère assez difficile, tant les sources sont, en la matière, peu prolixes ou, lorsqu'elles en parlent de manière plus ou moins explicite, contradictoires entre elles⁶³. On a préféré ici suivre les indications historiques fournies par Ibn al-Qaṭṭān, dont l'exposé paraît, pour tout ce qui touche à la période du séjour d'Ibn Tūmart à Īgīlīz-des-Harġa, beaucoup plus structuré que celui d'al-Bayḍaq du point de vue de l'enchaînement des événements ; il n'en reste pas moins encore une fois qu'une argumentation fondée sur un *unicum*, conservé partiellement de surcroît, ne saurait être considérée qu'avec la réserve qui s'impose, et ce même si certaines notations de l'auteur — certes particulièrement bien informé mais contemporain des derniers Almohades — semblent trouver leur confirmation sur le terrain⁶⁴. Après que ses hommes stationnés dans le Sous aient essuyé un premier revers dans les contreforts de l'Anti-Atlas durant l'année 516/1122, l'émir des Croyants 'Alī b. Yūsuf, qui vient tout juste alors de mettre un terme à la révolte de Cordoue survenue un an auparavant, décide de réprimer de même la sédition menée par Ibn Tūmart. Les premiers combats voient, dès la même année, les troupes diligentées par le gouverneur almoravide du Sous pénétrer toujours plus avant — bien qu'avec, semble-t-il, un succès mitigé — en territoire harġa. Commandé par Ibrāhīm b. Ta'ayašt, le demi-frère de 'Alī b. Yūsuf, un corps d'armée ne tarde donc pas à atteindre le lieu de refuge de l'Imam et de ses partisans⁶⁵ :

⁶³ Huici, *HPIA*, I, 65-66, ne signale qu'une seule de ces deux rencontres décisives, la seconde en date. Bourouiba, *Ibn Tumart*, 59, d'après Ibn al-Qaṭṭān, les signale pour 515/1121. Monès indique bien les deux sièges, respectivement en 516/1122 et 517/1123 ; "Hargha" *E.I.*², III, 213. On comprend mal toutefois l'auteur quand il indique que, lors du premier siège, les Almoravides ont pris la tribu « à revers », à moins de considérer qu'il se fonde sur une localisation erronée du site sur le piémont nord du Haut-Atlas (voir *infra*), les troupes régulières venant alors du Sud pour assiéger Ibn Tūmart et ses partisans.

⁶⁴ Huici, *HPIA*, I, 65. Dans son ouvrage sur la période couvrant le règne de l'émir almoravide 'Alī b. Yūsuf, Vincent Lagardère se contente de reproduire les observations de Huici Miranda sans les étayer davantage ; Lagardère, *Djihād*, 93-97. D. Jacques-Meunié, dans son *Maroc saharien*, reste également très peu précise sur la question. Sur les problèmes que pose l'utilisation de l'ouvrage d'al-Bayḍaq — qui, s'il mentionne ces événements, le fait d'une manière très allusive —, voir par exemple Lévi-Provençal, *DIHA*, 119, n.1.

⁶⁵ Ibn al-Qaṭṭān, *Nazm*, 130-131. Sur cet engagement, qui n'a pas connu de grande postérité dans les chroniques, du fait du caractère décisif de la bataille qui devait être livrée l'année suivante sur les flancs de la montagne d'Īgīlīz, voir également Bourouiba, *IT*, 60-61.

cependant, peut-être mal préparés à évoluer en terrain montagneux et plus certainement encore à faire face à des adversaires qui devaient de beaucoup les surpasser en nombre, les assaillants se heurtent à une forte résistance de la part des hommes de la tribu d’Ibn Tūmart, alors retranchés sur la montagne : « Le peuple [des Hargā] avait alors mis en état de défense une forteresse qu’on appelait Ġġlīz, et l’avait, de la meilleure façon possible, rendue inexpugnable » (*wa-qad haṣṣana ahlu-hā qal’a yuqālu la-hā Ġġlīz wa-mana ‘ū-hā aḍbaṭ man’*). L’entreprise tourne court suite à la sortie impétueuse des défenseurs qui, galvanisés par un prêche de l’Imam, précipitent la déroute des troupes almoravides, celles-ci laissant sur le terrain la plus grande partie de leurs effets et de leurs montures⁶⁶. L’automne et l’hiver 516/1122-1123 sont donc consacrés, tant du côté du pouvoir ṣanhāġa que de celui des rebelles, à prendre toutes les dispositions nécessaires en prévision du nouvel affrontement qui s’annonce déjà pour le printemps suivant. Ainsi, alors même que les Almoravides concentrent des troupes dans le Sous, « l’Imam et Maḥdī commença lui aussi les préparatifs [du siège à venir], nous dit Ibn al-Qaṭṭān, faisant creuser des citernes » (*wa-aḥaḍa l-imām al-maḥdī... fī l-ta’ahhub ayḍan wa-ḥaffara ġubūb al-mā’*)⁶⁷, tout en envoyant des émissaires auprès des tribus du Sous et du Haut Atlas, chez les Hintāta notamment⁶⁸. Dès les beaux jours revenus, le corps expéditionnaire almoravide ne tarde pas à investir à nouveau le territoire hargā, pour bientôt s’installer au pied de la montagne sur laquelle se sont retranchés les sectateurs de l’unitarisme. Alors que le sort de la bataille semble pencher définitivement en faveur des assaillants, l’arrivée providentielle

⁶⁶ Ibn al-Qaṭṭān, *Naẓm*, 130-131 ; Bourouiba, *IT*, 60. Il s’agit peut-être de l’engagement mentionné sous une forme plus allusive dans les *Ḥulal al-mawṣiyya fī ḍikr al-aḥbār al-marrākuṣiyya*, éd. S. Zakkār et ‘A. Q. Zamāma, Casablanca, 1979, 110. C’est à la suite de cet épisode que, d’après l’auteur du *Naẓm*, l’émir almoravide aurait ordonné à al-Falakī, l’ancien coupeur de routes *andalusī* venu à résipiscence, de construire des forteresses pour protéger les plaines des coups de main (*nuzūl*, « descentes » donc au sens strict) opérés par les Almohades ; *ibid.* On a déjà remarqué que Huici, *HPIA*, I, 65-69, ne fait pas état de cette première tentative de siège ; pour l’historien espagnol, *ibid.*, 68, c’est l’expédition du printemps 517/1123 qui est placée sous les ordres d’Ibrāhīm b. Ta’ayašt, information qui n’est pourtant pas fournie par l’auteur du *Naẓm*.

⁶⁷ Ibn al-Qaṭṭān, *Naẓm*, 133 ; Huici, *HPIA*, I, 66. D’après cet auteur, le lieu dit Nūmakrān — c’est-à-dire là où se trouvait, selon lui, la maison d’Ibn Tūmart —, était un endroit particulièrement aride, dont « les habitants n’y buvaient que de l’eau de pluie » ; *ibid.*, 90.

⁶⁸ Huici, *HPIA*, I, 66-68.

de renforts venus du Haut-Atlas fait changer la victoire de camp ⁶⁹. C'est à l'occasion du récit des combats livrés sur les pentes de la montagne que, par une notation incidente, Ibn al-Qaṭṭān nous apprend l'existence, sur le site perché, d'une mosquée, alors en cours de construction à l'initiative du chef de la communauté des Almohades : « L'Imam Mahdī avait à cette époque commencé la construction de la mosquée d'Īḡilīz » (*wa-qaḍ kāna l-imām al-mahdī... šara 'a fī binā' masġid Īḡilīz*), et c'est au moment précis où, poursuit le même auteur, l'Imam prenait une pierre pour la poser sur l'édifice, qu'il entendit des cris et des roulements de tambours annonçant la venue des renforts *hintāta* qui devait décider du sort de l'affrontement ⁷⁰. « La Bataille des *Hintāta* » (*waqī'at Hintāta*) ⁷¹, comme l'appelle l'auteur du *Naẓm*, aura un très grand retentissement dans tout le Maghreb extrême ⁷², et pour conséquence l'intervention croissante des tribus du Haut-Atlas dans un conflit qui s'embrase désormais pour prendre une toute autre dimension. C'est probablement là la véritable clé d'interprétation des causes qui ont amené Ibn Tūmart à tourner le regard vers le Haut-Atlas, et à se décider à entreprendre ce qui fut peut-être en fait, à la fin de l'année 518 (hiver 1124-1125), sa seconde « hégire » , pour s'installer cette fois à Tīnmallal ⁷³.

5. *Īḡilīz-des-Harġa après le départ d'Ibn Tūmart à Tīnmallal*

Après le départ d'Ibn Tūmart, à partir également du moment où ses montagnes natales, lieu de ses premiers exploits, se trouvent vidées d'une grande partie de leurs forces vives, les guerriers *harġa* sui-

⁶⁹ *Ibid.*, 68-69.

⁷⁰ Ibn al-Qaṭṭān, *Naẓm*, 135 ; Huici, *HPIA*, I, 69 ; Bourouiba, *IT*, 60-61.

⁷¹ Ibn al-Qaṭṭān, *Naẓm*, 133. Voir également Bourouiba, *IT*, 60. Huici ajoute en note (*HPIA*, I, n. 1, 70) que, selon al-Bayḍāq (ar. 131, trad. 222), c'est Baggū, le propre fils de l'émir des Musulmans, qui commandait les troupes vaincues cette année-là dans le Sous par les Almohades ; mais il s'agit là nous semble-t-il d'une confusion de Huici.

⁷² L'auteur du *Naẓm* parle de l'issue de la bataille comme d'une véritable « déroutée des Almoravides à Īḡilīz-des-Harġa » (*hazīmat al-mulaṭṭimīn bi-Īḡilīz min Harġa*) ; Ibn al-Qaṭṭān, *Naẓm*, 136. Ibn Ḥaldūn semble faire référence — bien que de manière très allusive — à cet épisode dans ses *Ibar*, ar. VI, 269 ; trad. de Slane, II, 171.

⁷³ Sur l'« hégire » d'Ibn Tūmart à Tīnmallal, voir Huici, *HPIA*, I, 71 ; Bourouiba, *IT*, 62-64 ; Hopkins, "Ibn Tūmart" *E.I.*², 984. Nous revenons de manière plus détaillée sur les raisons de ce départ dans notre "Oublier Īḡilīz", à paraître.

vant leur guide, Īġilīz ne suscite plus qu’un intérêt tout relatif de la part des chroniqueurs⁷⁴. Les mentions du toponyme deviennent désormais extrêmement sporadiques. Elles n’en fournissent pas moins un éclairage supplémentaire, si minime soit-il, sur le rôle assumé par la forteresse et les centres habités qui lui sont associés, alors que redoublent les combats contre les Almoravides, du vivant du Mahdī puis sous la poigne de son successeur, ‘Abd al-Mu’min. On peut ainsi déduire d’une anecdote tirée du *Kitāb al-Ansāb* qui met en scène le pouvoir divinatoire du Maître de Tīnmallal, qu’Īġilīz demeurait à l’époque le lieu de résidence d’au moins une partie de ses proches, puisque c’est en ce lieu que devait décéder son père⁷⁵. La forteresse qui commandait à présent le cœur du territoire harġa devait encore également conserver, lors de la conquête du Sous, une fonction militaire importante. Ainsi lors de l’expédition qui amène, en l’année 535 (17 août 1140-août 1141), ‘Abd al-Mu’min à s’emparer, après avoir défait Reverter à Maskarūṭān (aujourd’hui Ameskroud), de la principale place-forte almoravide dans la région, Tināwanwīn⁷⁶ : les biens de Ṣāliḥ b. Ṣāra, le chef almoravide qui commandait la place et qui avait été tué dans l’affrontement, sont alors transportés non pas à Tīnmallal, mais à Īġilīz justement. Et c’est vers le même endroit que se dirige, durant cette campagne, le chef militaire al-Falakī pour offrir sa soumission, ainsi que celle des troupes qui l’accompagnent, au nouveau pouvoir conquérant⁷⁷. Auréolé de son prestige de patrie d’origine d’Ibn Tūmart et de berceau de la rébellion almohade (ainsi,

⁷⁴ Et, corrélativement, des historiens postérieurs qui, passée cette date, se désintéressent de l’histoire du site, si l’on excepte la mention de la fonction sporadique de but de pèlerinage que conserve, pour les deux premiers califes, ce lieu.

⁷⁵ Lévi-Provençal, *DIHA*, ar. 30, trad. 45 et n. 3 même page. On a tout lieu de penser par contre que les frères du Mahdī l’ont accompagné dans le Haut-Atlas, même s’ils ont dû conserver de fortes attaches avec leur milieu d’origine.

⁷⁶ Pour un essai de localisation de ce site encore inédit à ce jour et dont l’orthographe offre bien des variantes, on consultera notre étude intitulée “Retour aux sources, retour au Sous : quelques notes historiques et géographiques à propos de l’expédition d’Abū Dabbūs”, à paraître dans la publication des *Journées d’hommage à Pierre Guichard (Université Lumière Lyon 2, Lyon, 22-23 octobre 2004)*.

⁷⁷ Lévi-Provençal, *DIHA*, ar. 129, trad. 219 ; éd. al-Manṣūr, 91. Dans une autre version, très similaire au demeurant, rapportée par le même auteur dans ses *Mémoires*, à propos de la conquête du Sous par le calife almohade, il n’est plus question des biens de Ṣāliḥ b. Ṣāra qui sont ramenés à Īġilīz-des-Harġa, et c’est à Tīnmallal que le butin est emporté ; *ibid.*, ar. 87-88, trad. 141-142 ; *idem* dans l’éd. al-Manṣūr, 48, où le site n’est plus mentionné.

peut-être et si l'on suit notre hypothèse, de lieu de la première « hégire » du *faqīh sūṣī*, lors de sa « montée » sur la montagne d'Īḡīlīz), le site devient enfin par la suite, une fois Marrakech prise et l'emprise de l'idéologie du Maḥdī bientôt étendue aux dimensions d'un empire, un but de pèlerinage pour les Mu'minides, au moins en deux occasions, déjà évoquées dans les pages qui précèdent : la première est la visite pieuse et solennelle — toute empreinte également de considérations politiques — qu'accomplit à l'automne de l'année 552 (octobre-novembre 1157) le calife 'Abd al-Mu'min, ancien compagnon et successeur d'Ibn Tūmart⁷⁸ ; la seconde correspond au pèlerinage qu'entreprend, en 565 (25 septembre 1169-13 septembre 1170), le fils de 'Abd al-Mu'min, Abū Ya'qūb Yūsuf⁷⁹.

II. Les éléments de localisation du site

1. *Les informations d'ordre topographique : un site perché et fortifié*

Nous venons de montrer que, malgré les arguments avancés par Fromherz⁸⁰, sa proposition d'identifier la vénérable cité d'Īḡīlī du Sous à l'Īḡīlīz-des-Harga demeure insuffisamment étayée, et qu'elle ne correspond en rien aux conditions géographiques ni aux circonstances historiques qui ont présidé à l'élection d'Īḡīlīz comme foyer primitif de l'almohadisme naissant. Dépasant les simples informations chronologiques et la narration des événements majeurs survenus durant le séjour d'Ibn Tūmart parmi les siens, il nous faut à présent récapituler les indices topographiques qui, tirés de textes au contenu

⁷⁸ Lévi-Provençal, *DIHA*, 60, n. 2 ; *id.*, "Recueil", 42 ; *Maḡmū' rasā'il muwaḥḥidiyya*, 81-93 (86-87). Cet épisode, capital pour comprendre l'évolution contemporaine du pouvoir califal almohade, fait l'objet d'une analyse détaillée dans notre "Oublier Īḡīlīz", à paraître.

⁷⁹ *Mémoires* d'al-Bayḍaq, in Lévi-Provençal, *DIHA*, ar. 128, trad. 217. Sur cet épisode, voir également D. Jacques-Meunié, *MS*, I, 263 et 279. Dans les deux cas, la visite pieuse à Īḡīlīz est doublée d'un pèlerinage à Tinmallal.

⁸⁰ On relève, entre autres démonstrations par trop optimistes de l'auteur, la phrase suivante : « All of this evidence, historical, physical, oral and circumstantial would make proving that the Iḡlī of today was not the Almohad Iḡlī very difficult indeed » ; "Almohad Mecca", 189 ; voir également *ibid.*, 177, et surtout 178-179 et 182-183, où les informations contenues dans la lettre almohade de 552/1157 sont considérées comme étayant au mieux l'hypothèse développée dans l'article.

parfois problématique, n’en offrent pas moins les premiers éléments d’une argumentation en faveur de la localisation précise du site dans l’Anti-Atlas central.

1) Īġilīz-des-Hargā est un site de hauteur

Dans cette démonstration, la signification de la leçon (correcte) Īġilīz revêt d’emblée à nos yeux une importance capitale : on sait que le terme, assez courant en tachelhit, connote l’idée d’une éminence de terrain, « colline », « montagne » ou « piton isolé », à l’instar de celle qui, dans la plaine de Marrakech, dresse sa silhouette solitaire non loin de la ville médiévale⁸¹. Le nom donné au site, Īġilīz-des-Hargā, est déjà un indice d’importance : en aucun cas il ne pourrait s’agir d’un site de plaine, comme Īġlī. Cette particularité topographique — la présence d’une montagne — est en outre corroborée par des informations livrées par les chroniques à l’occasion de la « montée » d’Ibn Tūmart à Īġilīz : les verbes employés alors sont sans équivoque aucune⁸². Le lieu ainsi dénommé est bien une colline, une montagne même⁸³. On doit cependant relever, dans ce quasi consensus des sources médiévales, deux notes discordantes : ainsi qu’on l’a dit *supra*, le site est qualifié — dans les deux cas, il s’agit d’une mention unique — de « village » (*qarya*) dans un passage du *Naẓm* d’Ibn al-Qaṭṭān, et de *day’a* par al-Marrākuṣī⁸⁴. On pourrait supposer, en

⁸¹ Sur la signification du toponyme Gueliz à Marrakech, voir G. Deverdun, *Marrakech, des origines à 1912*, 2 vol., Rabat, 1959, I, 4 (qui renvoie aux travaux de Laoust), et ‘A. Azayko, “Īġilīz”, *Ma’lamat al-maġrib*, II, 640-641. À aucun moment Fromherz ne fait entrer l’étymologie en ligne de compte, puisque celle-ci va à l’encontre des caractéristiques topographiques du site (de plaine) par lui retenu.

⁸² Voir *supra* le point 4. Monès indique bien la présence d’une montagne, sans développer davantage ce point ; “Hargha” *E.I.*², III, 212.

⁸³ Selon Huici, « no se ha identificado todavía este Īyīlīz de Harga que, como el bien conocido de Marrākuṣ — el Gueliz —, debe ser un pitón en las estribaciones del norte del Anti-Atlas, a la vista del valle del Sūs, en el territorio ocupado hoy por los Argān, variante bereber de Harga » ; Huici, *HPIA*, I, 68 (c’est nous qui soulignons). Voir *infra* la question de la localisation du site par le grand arabisant espagnol.

⁸⁴ Al-Marrākuṣī, *Mu’ġib*, ar. éd. ‘Iryān, 240 ; éd. al-Manṣūr, 126. Quel sens cet auteur accorde-t-il à ce terme employé dans le contexte de l’Anti-Atlas marocain, si tant est que cette désignation ne soit pas erronée ou ne consiste en une simple approximation (dont l’auteur est par ailleurs coutumier) ? On notera d’autre part qu’à aucun moment il n’est question, dans tous les textes que nous avons pu consulter, du site comme d’un « centre administratif » (*madīna*) ou d’un « camp de base » d’où partiraient des expéditions militaires (*qā’ida*), comme pouvait l’être Taroudant dans la plaine du Sous par exemple.

développant quelque peu une idée déjà exprimée par Huici Miranda, que l'agglomération en question se trouve implantée sur la montagne même⁸⁵ ; en ce cas, résoudre l'ambiguïté de cette double dénomination supposerait de considérer que la plupart des auteurs préfèrent désigner cette localité par le terme *hiṣn* pour souligner son caractère fortifié. Cependant, c'est une toute autre interprétation, plus en rapport avec les réalités locales, que nous voudrions formuler : celle faisant d'Īgīlīz un site double, composé d'un ou de plusieurs habitats situés dans la vallée et auxquels serait associée une forteresse de hauteur, lieu de refuge le cas échéant des populations environnantes. Ainsi s'expliquerait notamment, sans qu'il soit besoin de trop dénaturer le témoignage des textes, l'usage redondant de la formule « *ġabal Īgīlīz* » par les chroniqueurs, ainsi que la mention, récurrente elle aussi, de la « montée » du Mahdī à Īgīlīz — le terme renvoyant ici à la forteresse des Harġa — depuis son village natal, implanté selon toute vraisemblance en contrebas de celle-ci⁸⁶.

2) Īgīlīz est un lieu de refuge pour les populations locales

A bien saisir les tenants et les aboutissants de cette « montée » d'Ibn Tūmart à Īgīlīz, la montagne apparaît avant tout comme un lieu de refuge : ainsi, à en croire le témoignage d'Ibn 'Iḍārī, une fois sa renommée établie et les premiers éléments tribaux ralliés à son message, « [l'Imam] s'en fut [en 516/1122, selon l'auteur] avec eux dans la montagne d'Īgīlīz-des-Harġa ; [là,] il se trouva défendu par la montagne et protégé par les membres de son clan » (*raḥala ma'a-hum ilā ġabal Īgīlīz li-Harġa fa-lammā ṣāra fī man'at al-ġabal wa-ḥimāyat 'aṣīrati-hi...*)⁸⁷. La version d'Ibn Ḥaldūn, on l'a vue, insiste quant à elle sur l'initiative prise par des membres du clan d'Ibn Tūmart dans cette première « hégire » à Īgīlīz : suite à la mise en échec d'une tentative de meurtre menée à l'instigation du gouverneur almoravide

⁸⁵ Huici parle ainsi d'Īgīlīz-des-Harġa comme d'une «*aldea*», «village» ou «bourgade», située sur une colline («*La aldea ocuparíala colina*») ; Huici, *HPIA*, I, 68.

⁸⁶ Pour ne prendre qu'un exemple d'une caractéristique toponymique assez courante par ailleurs semble-t-il au Maroc, on trouverait ainsi, dans le cas de Tinmal, une même désignation par un seul nom de la localité et de la montagne qui la surplombe ; «*Tinmal*» *E.I.*², 368. Pour plus de précisions sur le lieu de naissance d'Ibn Tūmart, on se reportera à notre «*Oublier Īgīlīz*».

⁸⁷ Ibn 'Iḍārī, *Bayān*, ar. IV, 68 ; trad. 158.

du Sous Abū Bakr ibn Muḥammad al-Lamtūnī sur la personne de l’Imam, ses fidèles « le transportèrent sur un site perché qui leur servait de refuge » (*fa-naqalū l-imām ilā ma‘qal imtīnā ‘i-him*)⁸⁸. Corroborant les remarques précédentes concernant la topographie du site et le caractère probablement double de celui-ci, le témoignage du grand historien maghrébin, certes tardif mais néanmoins unique, permettrait par conséquent d’inscrire la « montée » à Īġilīz, non dans un processus de décision individuelle, mais dans une structure de peuplement qui commande aux membres de la tribu des Hargā de se rendre en ce lieu élevé et protégé par le relief environnant pour y bénéficier, lorsque le danger survient, d’un asile sûr⁸⁹.

3) Īġilīz est un site fortifié

Ce site était-il déjà, avant même que l’Imam de la jeune communauté des Almohades n’en fasse son lieu d’élection, défendu par un quelconque moyen de protection ? Les mentions textuelles sont ici divergentes. Ce qui ne laisse aucune ambiguïté est le caractère fortifié de l’implantation : le site est ainsi qualifié, selon les textes, de « forteresse » (*ḥiṣn*)⁹⁰, de « place forte » (*qal‘a ḥaṣīna*)⁹¹, son caractère inexpugnable étant souligné par sa définition en tant que « nid d’aigle » ou « site perché » (*ma‘qal*)⁹². Si l’on suit l’auteur du *Naẓm*, la fortification du site est déjà chose faite avant que les troupes commandées par Ibrāhīm b. Ta‘ayašt ne parviennent pour la première fois, en 516/1122, au pied de la montagne : « Le peuple [des Hargā] avait déjà mis en état de défense une forteresse qu’on appelait Īġilīz, et l’avaient, de la meilleure façon possible, rendue inexpugnable »

⁸⁸ Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, ar. VI, 269 ; trad. II, 169 ; la citation est reprise presque textuellement dans al-Zarkašī, *Tārīḥ*, ar. 14, trad. 5.

⁸⁹ Cette pratique du refuge temporaire dans les hauteurs, avérée chez les populations de l’Anti-Atlas central dès les débuts de leurs affrontements avec les troupes almoravides maîtresses de la plaine, s’insère dans un schéma tactique de plus large ampleur, qui fait de l’occupation des positions hautes et des sommets une priorité absolue ; voir à ce sujet les remarques de Lévi-Provençal, *DIHA*, ar. 74-75, trad. 121-122 et n. 2 mêmes pages, et de Bourouiba, *IT*, 60-62. On sait que c’est une semblable stratégie que suivra, dans les années 1130-1140, ‘Abd al-Mu‘min dans ses combats contre les Almoravides et les tribus rétives à l’obéissance au message unitariste.

⁹⁰ Ibn al-Qaṭṭān, *Naẓm*, 131.

⁹¹ Yāqūt, *Mu‘jam*, I, 342.

⁹² Ibn Ḥaldūn, *Ibar*, ar. VI, 269. Le même terme apparaît également chez al-Zarkašī, *Tārīḥ*, 14.

(*wa-qad haṣṣana ahlu-hā qal‘a yuqālu la-hā Īgīlīz wa-mana ‘ū-hā aḍ-baṭ man‘*)⁹³, bien que l’on ne sache pas si ces travaux étaient liés, comme on peut le supposer, à l’arrivée imminente de l’ennemi, ou bien si le refuge avait déjà reçu au préalable, en ses points vulnérables, une certaine protection⁹⁴. Quoi qu’il en soit de ce premier système défensif, il semble ne pas s’être avéré satisfaisant aux yeux des réfugiés, puisqu’une nouvelle campagne de fortification, placée par Ibn ‘Iḍārī sous l’égide d’Ibn Tūmart lui-même, aurait eu lieu peu après, dans l’attente du retour prochain d’une armée almoravide plus aguerrie : « lorsque l’imam monta sur la montagne, il ordonna de fortifier le lieu, car il n’existait [d’accès] à celui-ci qu’un seul sentier que ne pouvait emprunter qu’un cavalier à la fois, et encore avec la plus grande difficulté » (*wa-lammā ṣa‘ida l-imām bi-l-ḡabal amara bi-taḥṣīn mawḍi‘i-hi li’anna-hu mā kāna la-hu illā ṭarīq wāḥid wa-dālika l-ṭarīq lā yamšī fī-hi illā rākib ba‘da rākib min kaṭrat tawa‘uri-hi*)⁹⁵. Lors du second siège d’Īgīlīz cependant, il n’est nulle mention de rempart ou d’un mur d’enceinte : c’est l’aspérité des flancs de la montagne — surtout du côté oriental, où se sont massées les troupes almoravides —, et un « grand fossé » (*ḥandaq kabīr*), celui du Wādī Inaššū⁹⁶, qui semblent constituer les principales défenses de la place⁹⁷.

2. Les informations d’ordre géographique : Īgīlīz-des-Harḡa, localité de l’Anti-Atlas

Après avoir énuméré les caractéristiques topographiques principales d’Īgīlīz-des-Harḡa, telles que nous les livre la documentation écrite

⁹³ Ibn al-Qaṭṭān, *Nazm*, 131.

⁹⁴ Faut-il faire là notamment un rapprochement avec les mentions — certes très tardives — par Ibn Ḥaldūn et l’auteur du *Rawḍ al-qirtās* de la conquête par les Almoravides des « sites perchés » (*ma‘āqil*) du Sous en 448 (1056-1057) ? : *Ibar*, ar. VI, 217 ; trad. II, 71 ; Ibn Abī Zar‘, *Rawḍ al-qirtās*, (s. éd.), Rabat, 1973, 129.

⁹⁵ Récit d’après al-Yasa‘ b. ‘Isā al-Ġāfiqī ; Ibn ‘Iḍārī, *Bayān*, ar. IV, 68 ; trad. 158.

⁹⁶ Ne faut-il pas mieux comprendre plutôt, en lien avec ce toponyme, « un grand ravin » ? C’est cet accident topographique que les Almoravides cherchent à combler de leurs bâts et de l’attirail de leurs montures afin de pouvoir le franchir. Huici semble douter du lien entre cet épisode et le reste du déroulement du siège d’Īgīlīz, mais le texte ne semble pas poser de problème particulier à cet endroit du récit ; Huici, *HPIA*, I, n. 2, 69.

⁹⁷ Ibn al-Qaṭṭān, *Nazm*, 135 ; Huici, *HPIA*, I, 68-69.

te, c'est à un bref rappel historiographique concernant les tentatives de localisation du site que nous voudrions à présent convier le lecteur. Plutôt que de faire table rase du passé, il faut au contraire redonner toute leur place à des travaux qui, en leur temps, ont marqué de réelles avancées en la matière, avant que le voile de l'oubli ne retombe, trop vite, sur eux. En rouvrant, dans le cadre de notre recherche, le dossier des débuts du mouvement almohade dans le Sous, force nous a été de constater en effet que l'essentiel avait déjà été dit, et bien dit, par d'autres que nous. Cependant, devant le caractère fragile des propositions de Fromherz, il ne nous paraît pas superflu d'en dresser à nouveau un bref récapitulatif. Après que la recherche ait connu ses premiers motifs d'intense satisfaction dans la découverte de Tinmal suite à la visite du site accomplie par Doutté en 1901⁹⁸, il semble qu'il faille attendre l'année 1924 et la publication des premiers travaux de Basset et Terrasse pour voir le problème de la localisation d'Ġġlġilġ-des-Harġa se poser avec acuité aux historiens⁹⁹. Se fondant alors principalement sur le texte d'Ibn Ĥaldūn et sur un rapprochement linguistique entre ethnonyme et toponyme, les deux auteurs émettent l'hypothèse d'une implantation initiale des Harġa dans le Haut-Atlas, et plus précisément dans la vallée supérieure de l'actuel Wādī Rġāya (Oued Reghaïa), le pays des Ġġġayān¹⁰⁰. Ils joignent à leur commentaire une carte comportant, dans cette zone, un « Guilliz » approximatif¹⁰¹, excluant dans le même temps toute possibilité d'une localisation dans le Sous¹⁰². Il ne faudra cependant que quel-

⁹⁸ Doutté, E., *En tribu*, Paris, 1914, 63-67 et 106-133.

⁹⁹ Basset (H.), Terrasse (H.), *Sanctuaires et forteresses almohades*, Paris, 2001, 1-83 (l'article originel est paru dans la revue *Hespéris* en 1924, 9-91).

¹⁰⁰ *Ibid.*, 11-12 (19-20 de l'éd. originale) ; la justification linguistique du rapprochement Harġa > Rġāya se trouve en p. 19 et n. 2 de la même page.

¹⁰¹ *Ibid.*, 18 fig. 1. Selon les deux auteurs, « il existe encore aujourd'hui un Gilliz dans le pays que nous pensons avoir été celui des Hargha. Il est fort possible que ce soit le village natal d'Ibn Toumert ; on n'oserait cependant l'affirmer, car ce toponyme, qui semble évoquer l'idée d'un piton isolé, est assez fréquent en pays chleuh. » Et de localiser le village en question « dans la vallée de l'oued Ousskirt, tributaire de l'oued Imminen, une des deux branches supérieures de l'oued Reghaïa » ; *ibid.*, 13 et n. 3 de la même page. On retrouvera ce même site, identifié sous la leçon « Gliz », dans Laoust, E., « Contribution à une étude de la toponymie du Haut Atlas », extrait de la *Revue des Etudes Islamiques (1939-1940)*, 1942, 117.

¹⁰² « Il existe encore aujourd'hui des Arghen dans la vallée du Sous, au sud-est de Taroudant. Il s'agit sans doute d'une fraction apparentée à la tribu d'Ibn Toumert. Il est impossible que ce soit cette tribu elle-même : les textes qui nous présentent les Hargha comme une tribu de montagne pouvant être prise à revers en venant du Sous, sont bien

ques années à Montagne, alors le meilleur connaisseur dans le champ académique des régions du Sud marocain, pour revenir sur l'exagération rhétorique d'Ibn Ḥaldūn à propos de l'extinction supposée des tribus almohades (dont celle des Hargā) et préciser les lieux d'habitat actuels de celles-ci : c'est à lui que Lévi-Provençal doit de pouvoir corriger en 1928, dans ses *Documents inédits d'histoire almohade*, les assertions de ses devanciers, pour proposer une localisation d'Īgilīz- des-Hargā au sud-est de Taroudant, région où subsiste encore, selon Montagne, des populations portant le nom d'Argān¹⁰³. Mais c'est surtout dans les années quarante et cinquante du siècle passé que l'avancée de la recherche sur la question se fait la plus décisive — ou en tout cas est-on alors en droit de le croire. La localisation du site peut être considérée comme acquise en effet dès 1956-1957, lorsque paraît l'*Historia política del imperio almohade* de Huici Miranda. Non content en effet d'affirmer que, si l'on en croit les textes, il ne fait guère de doute que le site se trouve dans l'Anti-Atlas¹⁰⁴, le

trop formels pour permettre l'assimilation. - Par contre, il faut probablement lui rattacher le village d'Arghen, un peu en amont de Tinnel, dont les habitants affirment que leurs ancêtres sont venus du Sous : à moins que ce ne soient réellement des descendants de gens amenés par le Mahdī : ils peuvent difficilement, on l'a vu, être à la fois l'un et l'autre, quelles que soient leurs prétentions à cet égard » ; *ibid.*, n. 2, 11. Basset et Terrasse invalident de même le témoignage d'al-Marrākuṣī concernant la localisation du village natal du Mahdī Ibn Tūmart dans le Sous ; *ibid.*, n. 2, 13.

¹⁰³ « Les Arghen et les tribus voisines de l'Anti-Atlas n'ont guère changé d'habitat au sud de Taroudant » ; Montagne (R.), *Les Berbères et le Makhzen dans le sud du Maroc. Essai sur la transformation politique des Berbères sédentaires (groupe Chleuh)*, Paris, 1930, 70. Voir Lévi-Provençal, *DIHA*, n. 2, 55-56, pour une analyse en trois points de l'irrecevabilité de l'hypothèse de Basset et Terrasse. Lévi-Provençal tient l'information d'une communication orale de Montagne, antérieure donc à la publication par celui-ci de son ouvrage majeur. On notera cependant la persistance de l'hypothèse de localisation du village natal d'Ibn Tūmart dans le Haut-Atlas dans la tradition historiographique postérieure : en 1971, H. Monès, qui par ailleurs penche pour une situation de l'habitat primitif des Argān dans l'Anti-Atlas, reprend ainsi, tirée des travaux de Laoust, l'existence du village de Glīz dans la zone amont de l'Oued Reghaïa, et paraît par là-même entériner l'argumentation de Basset et Terrasse ; "Hargha" *E.I.*², III, 212. Dans le bel ouvrage qu'ont consacré à Tinmal H. Triki, J. Hassar-Benslimane et A. Touri, *Tinnel. L'épopée almohade*, Milan, 1992, 68, on trouve enfin mention d'un «Guilliz» au même emplacement sur la carte des premiers lieux de l'épopée almohade (assez paradoxalement, un «Igli des Wargha», localisé correctement dans l'Anti-Atlas central, apparaît sur une autre carte du même ouvrage, 30, concernant cette fois-ci les pérégrinations d'Ibn Tūmart).

¹⁰⁴ Pour l'auteur, le témoignage du *Mu'ğib* implique, malgré son orthographe erronée, que « no cabe duda de que su patria es el Anti-Atlas y su tribu la de Hargā o Ait Argān, que sigue hoy ocupando el mismo territorio que entonces » ; Huici, *HPIA*, I, 23.

grand arabisant espagnol publie alors pour la première fois des informations que lui a livrées, à ce sujet, D. Jacques-Meunié. À la recherche de greniers collectifs à étudier, celle-ci a en effet exploré en 1942 la vallée de l’Assif n-warġ n (« La Rivière des Arg n ») qui s’enfonce profondément, à l’est sud-est de Taroudant, dans les contreforts de l’Anti-Atlas oriental ¹⁰⁵ (fig. 1). Suivant les observations de l’exploratrice, Huici Miranda propose par conséquent de situer Īġilīz dans cette vallée, et plus précisément entre les localités d’Imagudene (Bou Ilgmadane) et de Magenoune, fournissant même une carte où sont portées, le long de l’Assif n-warġ n, les dernières étapes du voyage de retour d’Ibn Tūmart à son village natal, celui-ci étant indiqué — avec un point d’interrogation — à son emplacement présumé (fig. 2) ¹⁰⁶. A ce stade, deux remarques générales doivent être formulées. On notera tout d’abord qu’à aucun moment D. Jacques-Meunié ou Huici Miranda ne confondent Īġilīz-des-Harga et Īġlī du Sous : la distinction qu’ils font entre les deux sites est toujours bien nette. D’autre part — et aussi surprenant que la chose puisse paraître, surtout au vu de la permanence de ce problème historiographique —, aucun de ces deux chercheurs ne semble être jamais revenu par la suite, de manière plus détaillée, sur la question de la localisation du site ; D. Jacques-Meunié notamment ne paraît jamais avoir exploité les renseignements de première main dont elle disposait depuis les années quarante, et le lecteur curieux doit donc se contenter des quelques maigres indications géographiques dont elle parsème sa thèse à ce

Et d’ajouter que le site se trouve « en una de las depresiones del Anti-Atlas que descenden hasta el valle del Sūs (...) ».

¹⁰⁵ L’auteur accompagne d’ailleurs son texte de deux photos hors-texte (de D. Jacques-Meunié), l’une légendée : « Paisaje del Anti-Atlas en la región de Harga », l’autre ainsi : « Agadir Ugunos-igil. Sub-tribu Issendalen de Harga » ; *ibid.*, I, en vis-à-vis de la p. 24.

¹⁰⁶ Huici Miranda, *HPIA*, I, carte hors-texte en vis-à-vis de la p. 60. La discussion est illustrée d’une planche hors-texte contenant deux autres photos de D. Jacques-Meunié : celle du haut porte la légende suivante : « Agummad-an en el valle del Wādī Argān-Harga », et l’autre : « Tagadirt-n Tazrut, cerca de Magennun. *Entre ella y Agummad-an estaban, según la tradición, el Īyīllīz de Harga* » Huici, *HPIA*, I, en vis-à-vis de la p. 68 (c’est nous qui soulignons). Et l’auteur d’ajouter en note : « Mme. Jacques Meunié, que en 1942 recorrió el valle del Asif Wargān, o río de Harga, y a quien debo la atención de las fotografías aquí reproducidas, me comunica que *el Īyīllīz de Harga se encontraba, según los habitantes del país, en ese valle, entre Magennun y Agummad-an* » ; *ibid.*, n. 3, 68 (c’est nous qui soulignons encore). On peut regretter que Fromherz, en essayant de tirer parti de la carte mentionnée *supra*, en donne un commentaire erroné pour plier les données fournies par Huici à sa propre hypothèse.

sujet¹⁰⁷. Ainsi les éléments fournis par Huici à la fin des années cinquante et qui auraient dû suffire, dès lors, à mettre un terme à une trop longue incertitude, semblent-ils être tombés rapidement dans l’oubli, faute de relais sur le terrain. Si l’histoire offre parfois de spectaculaires accélérations, elle n’en montre pas moins aussi souvent de brusques ralentissements, des mises à l’écart aussi soudaines qu’imprévues. Celle-ci devait durer presque un demi-siècle.

A ce florilège des acquis ignorés ou méconnus, on doit enfin ajouter une étude capitale mais malheureusement restée longtemps inédite, puisqu’elle n’a été publiée — et encore uniquement à titre posthume, par les soins d’Aomar Afa — qu’en 2000, dans la *Mağallat Kulliyat al-šarī’a bi-Agādīr (Revue de la Faculté de droit d’Agadir)*¹⁰⁸. Constituant l’appendice d’une longue notice nécrologique consacrée à ‘Abd al-Ḥamīd al-Bā‘amrānī, Professeur dans cette institution et décédé en 1983, un petit texte dont celui-ci est l’auteur porte justement sur l’identification du lieu de naissance du Mahdī Ibn Tūmart¹⁰⁹. Après avoir énuméré les sources principales sur lesquelles il fonde son étude, al-Bā‘amrānī y raconte qu’en mars 1971, il a été amené à participer, en compagnie d’autres enseignants, à une excursion jusqu’à Magenoune, et comment, arrivés en ce lieu, les villageois interrogés à propos d’İğīlīz leur ont tous désigné le sommet de la

¹⁰⁷ « En 1121 (515), [Ibn Tūmart] revient séjourner dans son pays d’origine - celui des Arrhene, situé sur le piémont du versant nord de l’Anti-Atlas central (...) » ; et d’ajouter en note qu’« on sait que le Mahdī était originaire d’İguilliz, des Arrhene, tribu située sur le versant nord de l’Anti-Atlas, à une trentaine de kilomètres à l’Est-Sud-Est de Taroudannt » ; Jacques-Meunié, *MS*, I, 249 et n. 1 même page. Plus loin, au début de sa *Chronique de l’époque almohade, 1121-1269*, l’auteur indique : « Ibn Toumerte revient se fixer à İguilliz chez les Arrhene, sa tribu d’origine (dans le Sous sur le piémont nord-ouest de l’Anti-Atlas » ; *ibid.*, I, 278) Voir également la carte qu’elle propose en I, 251, sur laquelle le toponyme est bien situé au sud sud-est d’İgli et à l’est sud-est de Taroudant (carte intitulée « Villes et places-fortes du Maroc saharien aux XII^e-XIII^e s. au temps des Almohades »).

¹⁰⁸ Afa (Aomar), “Al-‘Alāma Sīdī ‘Abd al-Ḥamīd al-Bā‘amrānī wa-zāhirat al-ih-timām bi-l-kitāba al-tārīhiyya”, *Mağallat kulliyat al-šarī’a bi-Agādīr*, 1 (2000), 131-142 (131-136).

¹⁰⁹ Al-Bā‘amrānī, “Taḥqīq ‘an makān wilādat al-mahdī Ibn Tūmart”, 137-142. Le texte est tiré d’un ouvrage inédit de l’auteur intitulé *Lamahāt min Tārīḥ Sūs*. La revue n’ayant guère de diffusion en dehors des cercles intéressés, *a fortiori* à destination de la communauté des historiens et des archéologues, c’est après notre première reconnaissance sur le terrain que nous avons eu accès à de la note restée trop longtemps inédite d’al-Bā‘amrānī, une note qui a été pour nous une ultime confirmation *a posteriori* du bien-fondé de l’hypothèse de D. Jacques-Meunié relayée par Huici Miranda, et des travaux de localisation que nous avons entrepris de notre côté.

montagne comme étant le site tant recherché ¹¹⁰. Ainsi donc, la forteresse du Mahdī ne se situait pas, comme le pensait Huici en se fondant sur les indications de D. Jacques-Meunié, en aval de Magenoune, mais juste au-dessus de cette localité, la dominant de sa masse puissante. C'est-à-dire sur le relief même que la carte topographique qui nous a servi de guide lors de notre propre exploration nomme — cela ne s'invente pas... — « Jebel Ibn Toumart ¹¹¹ » (fig. 3) ! N'étaient les circonstances et les aléas de l'histoire personnelle d'al-Bā'amrānī, Īgīlīz-des-Hargā aurait donc été enfin correctement localisé dès le début des années soixante-dix ¹¹²... Cependant, tant la description qu'il donne de son excursion dans l'Assif n-warḡan que le souvenir des habitants du lieu que nous avons sollicité à notre tour à propos de cette visite convergent pour établir que le savant marocain et ses collègues ne sont pas montés sur le site lui-même. Il en va pareillement, en l'état de nos connaissances du moins, de D. Jacques-Meunié, *a fortiori* de Huici Miranda ¹¹³ : aucun des chercheurs

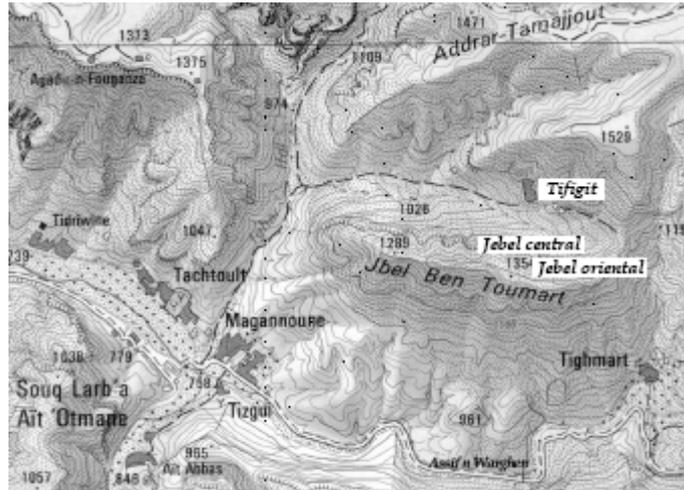
¹¹⁰ *Ibid.*, 140. On doit souligner que cette unanimité est encore d'actualité de nos jours : pas un seul de nos interlocuteurs, jeune ou âgé, qui ne désigne la montagne sous un autre vocable qu'Īgīlīz, accompagnant bien souvent son commentaire de quelques mots à propos d'Ibn Tūmart. Le cas est suffisamment frappant pour être relevé.

¹¹¹ N'ayant, ainsi que nous l'avons dit précédemment, pris connaissance du texte d'al-Bā'amrānī qu'une fois notre première mission de reconnaissance à Magenoune effectuée (en juillet 2004), celle-ci a été en effet guidée par nos propres recherches sur les textes, et par les indications fournies par Huici Miranda et D. Jacques-Meunié. Quelques mois avant notre excursion, la découverte de ce toponyme sur l'une des cartes topographiques que nous avons réunies dans cette perspective (carte du Maroc au 1 : 50 000^e, feuille NH-29-XVI-2c, *Souq Larb'a Ait Otmane*, 1977) nous a confirmé l'intérêt de cette zone géographique, la localisation d'Īgīlīz-des-Hargā en ce lieu devenant des plus plausibles. Si le terrain nous a donné raison, on notera cependant qu'une énigme subsiste en ce qui concerne cette appellation officielle de la montagne, le toponyme « Jebel Ibn Toumart » n'étant pas du tout employé par les locuteurs des environs, qui sont unanimes dans leur usage du nom, plus évocateur pour nous, d'« Īgīlīz ». Il s'agit sans doute d'une interprétation personnelle de la part des cartographes ayant dressé le document en 1975. Pour plus de détails sur cette question, voir notre « Avant Tinmal », à paraître.

¹¹² L'information semble avoir néanmoins quelque peu circulé dans les cercles savants : on en verrait pour preuve les allusions (d'une grande exactitude) de M. Nā'imī à propos du site dans son article « Īglī » (daté de 1989) *Ma'lamat al-Maḡrib*, II, 628-629.

¹¹³ Plusieurs témoins âgés nous ont, à Tifigit comme à Souk el Arbaa, parlé d'une « dame » qui serait venue dans la région, « il y a très longtemps », à la recherche de greniers collectifs. Tous nos interlocuteurs nous ont indiqué en outre que celle-ci serait passée au pied du site, sans toutefois y monter. On aura reconnu dans ce personnage la figure de D. Jacques-Meunié, dont la mémoire locale a ainsi conservé le souvenir.

FIGURE 3. — Carte des environs de Magenoune et localisation du site d’Īġilīz. Le Jebel Īġilīz (Jebel Ben Toumart). Extrait de la carte topographique au 1 : 50000^e, feuille NH-29-XVI-2c, Souq Larb’a Ait Othmane, 1977



ayant approché, par carte interposée ou directement sur le terrain, Īġilīz au plus près, n’avait jamais encore exploré la montagne surplombant Magenoune lorsque, en août 2005, après une première reconnaissance effectuée l’été précédent, nous avons gravi les pentes de celle-ci pour parvenir à son sommet.

III. Une description sommaire du site

1. Premières approches

Cet article n’étant destiné qu’à infirmer la thèse de Fromherz et à avancer une identification définitive — du moins en avons-nous l’ambition — du site d’Īġilīz-des-Hargā en partant d’une ample documentation textuelle et cartographique, il ne saurait être question ici de proposer une description archéologique détaillée des éléments constitutifs de la forteresse médiévale, mais tout au plus d’en donner un

premier aperçu général ¹¹⁴. La nature de cette exploration excluait en effet bien évidemment toute possibilité de mener des fouilles ; les commentaires qui suivent relèvent par conséquent d'une simple présentation de quelques-uns des principaux vestiges visibles en surface, dans l'attente d'un travail de terrain plus précis ¹¹⁵.

Le site que nous proposons, à la suite d'al-Bā'amrānī, d'identifier comme la forteresse d'Īgīlīz-des-Harga se situe à une soixantaine de kilomètres à l'est sud-est de Taroudant, dans la partie amont d'un cours d'eau non pérenne, l'Assif n-wargān, qui a, des millénaires durant, creusé son lit dans les massifs calcaires et schisteux de l'Anti-Atlas central. S'adossant à la partie de la puissante chaîne montagneuse dépendant, au sud, de la zone d'influence de Tata et du Draa, et débouchant en plein cœur de la haute vallée du Sous, non loin de la vieille cité d'Īglī et de la ville qui lui a succédé, Taroudant, cette vallée a pu jouer un rôle de point de passage secondaire par rapport à l'axe principal reliant, *via* Igherm, le Sous et le Sahara. Le paysage aride montre ici l'étagement caractéristique des cultures irriguées en fond de vallée, auxquelles succèdent des versants montagneux piqués d'arganiers clairsemés et dégradés, qui à leur tour cèdent en altitude la place à une steppe à armoise et à thym. L'habitat, groupé en ordre compact, comprend deux agglomérations principales (fig. 3) : l'ensemble Magenoune-Tachtoult en rive droite, au pied de la montagne, auquel fait face Souk el Arbaa sur l'autre rive ; et le village de Tughmart, situé à l'est, au pied de la montagne. Les informations fournies par les textes concernant le caractère inexpugnable du lieu sont remarquablement corroborées par la visite sur le terrain : la montagne d'Īgīlīz (fig. 4), imposante formation géologique d'orientation ouest-est, présente sur trois de

¹¹⁴ On trouvera une première description plus fournie dans notre "Avant Tinmal", à paraître. On rappellera en outre que cette première exploration du site entreprise par nos soins n'a eu pour finalité que de fournir les éléments d'un premier diagnostic archéologique, nécessaire à l'établissement d'un véritable programme de coopération scientifique entre les différentes institutions concernées.

¹¹⁵ La reconnaissance de l'été 2005, comprenant dix jours sur le terrain, s'est déroulée du 10 au 20 août. Le travail a consisté, une fois la première visite menée sur le site et la présence de vestiges dûment constatée, en un relevé approximatif des constructions les plus importantes (sous forme d'un croquis d'ensemble). On a également procédé à une première description des structures archéologiques visibles (murailles, mosquée, citernes, habitations), accompagnée d'une couverture photographique d'ensemble. Nous n'avons opéré ni ramassage de céramique ni démontage de structure, les tessons et les vestiges étant étudiés en l'état et *in situ*. Les dimensions données ici pour les principaux bâtiments, ainsi que les distances séparant les diverses zones du site, demeurent toutes indicatives.

FIGURE 4. — Le Jebel Īgīlīz depuis le sud
(au pied de la montagne, Magenoune)

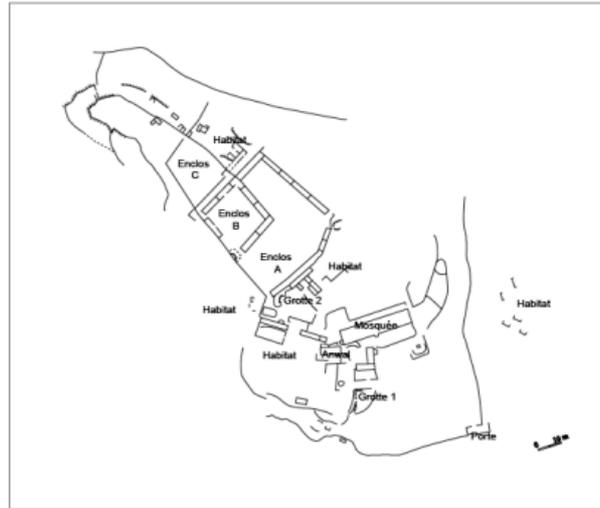


ses versants, à l'ouest, au sud et à l'est, des reliefs très abrupts. C'est donc en contournant par l'ouest ce massif que l'on peut, par Tifigit, village situé à mi-hauteur au nord, parvenir à son sommet.

2. *Le système défensif*

Les parties hautes de la montagne s'organisent autour de trois éminences, dont la centrale est la plus élevée (altitude : 1354 m). C'est autour des deux sommets les plus à l'Est — le « Jebel oriental » et le « Jebel central » — que sont répartis les vestiges archéologiques du site (fig. 3). De par sa position, le Jebel oriental commande le principal accès à celui-ci, ménageant quelques points de passage entre les escarpements qui, découpés de ravines transversales, viennent souligner son flanc nord-est. Une muraille de moellons au liant de terre renforce, en plusieurs étagements successifs qui suivent les courbes de niveau, les défenses naturelles du site. Dans le prolongement occidental de cette longue barre rocheuse se trouve, au centre du massif cette fois, une sorte de plate-forme sommitale, où se concentrent les constructions les plus nombreuses (fig. 5). Dominant les pentes encore rai-

FIGURE 5. — Īgīlīz, Jebel Central. Plan de situation des principaux vestiges (plan orienté selon les points cardinaux) (dessin: J.-P. Van Staëvel; mise au propre: H. Renel)



des qui l'entourent, une muraille circonscrit de même cette partie du site, comblant, par son tracé sinueux et adapté là encore aux courbes de niveau, les lacunes des défenses naturelles (fig. 6). On ne remarque aucun organe défensif particulier, pas de tours notamment, si ce n'est peut-être sous la forme de quelques décrochements marquant des inflexions du tracé de l'enceinte : l'utilisation optimale du relief semble suffire pour assurer la défense du *ḥiṣn*. L'ensemble des murailles, tant dans le Jebel oriental que dans le Jebel central, présente des caractéristiques communes : l'usage de moellons bruts ou à peine dégrossis, parfois simplement empilés, formant ailleurs, aux endroits les mieux construits, des lits subhorizontaux liés par de la terre. Partout, l'absence du recours à la technique de la *ṭābiya* est remarquable. L'accès principal à la partie *intra-muros* du Jebel central s'effectue au sud-est, en bordure de la zone sommitale, par une porte située dans une sorte de bastion d'angle, présentant deux coudes successifs dans la continuité l'un de l'autre. La qualité de la construction de cette porte monumentale et le soin apporté à son implantation sont tout deux notables.

FIGURE 6.—Īgīlīz. Les remparts autour du sommet du Jebel central



3. *Les zones d'habitat*

S'il semble pouvoir être possible de discerner, sur le Jebel oriental, des traces d'habitat, celles-ci sont beaucoup plus nettes et abondantes sur la partie centrale de la montagne. C'est autour du sommet de celle-ci, ainsi que sur ses premières pentes au sud-est et au nord-est, que sont situés les principaux bâtiments et les constructions encore aujourd'hui les plus visibles¹¹⁶. On a pu repérer ainsi la présence de plusieurs groupes d'habitations partiellement conservées en élévation, comprenant une ou plusieurs pièces généralement allongées et disposées en bordure ou autour d'une cour ; celle-ci, de plan rectangulaire et de grandes dimensions, est parfois mise en relation avec l'extérieur par une sorte de vestibule¹¹⁷. A ces maisons

¹¹⁶ On signalera également qu'au-delà du complexe sommital des enclos, sur le plateau nord-ouest, se rencontrent encore quelques vestiges épars de bâtiments, dont peut-être quelques structures additionnelles d'habitat.

¹¹⁷ Plusieurs zones d'habitat encore nettement discernables sur le terrain, tant intra-muros qu'à l'extérieur des murailles du *hişn* (elles sont aménagées sur les pentes), n'ont pas été portées sur le croquis de situation des vestiges présenté ici.

s'ajoutent, à l'intérieur de l'enceinte du *hişn*, deux accidents de terrain - deux « grottes » : l'une d'entre elles (grotte n.º 1) est difficilement observable en l'état, tant la zone où elle se trouve a été bouleversée par les sondages clandestins ; l'autre (grotte n.º 2) paraît avoir moins souffert de destructions postérieures. Les espaces attenants à ces abris ont fait l'objet de réaménagements architecturaux, visant notamment à en égaliser les parois et à les intégrer à des ensembles de murs, pour en prévenir l'accès semble-t-il : s'il est bien sûr encore trop tôt pour pouvoir éventuellement identifier l'un d'entre eux comme la Grotte d'Ibn Tūmart — ce dont, pour les raisons invoquées plus haut, nous nous garderons bien pour l'instant —, force est de constater que ces travaux concernent des structures dont la nature (pratiques dévotionnelles ? fonction pastorale ?) n'est pas encore établie. En outre, dans cette région aride, où les puits et les sources sont rares, l'alimentation en eau peut être assurée que moyennant un stockage rigoureux, surtout dans un contexte tel que celui des affrontements naissants entre la jeune communauté almohade et les troupes almoravides stationnées dans le Sous ¹¹⁸. L'approvisionnement en eau était assuré au moyen de citernes : cinq d'entre elles, de dimensions moyennes, ont été repérées sur le Jebel central lors de notre visite, bien qu'on ne puisse bien sûr en déduire quoi que ce soit quant à la contemporanéité de leur usage. Quatre sont comprises à l'intérieur du périmètre circonscrit par la muraille, et la dernière est située au sud, en contrebas de l'un des tronçons principaux de celle-ci.

4. *La mosquée et les enclos de la zone sommitale*

A l'intérieur de l'espace circonscrit par la muraille du Jebel central, plusieurs ensembles monumentaux sont repérables : la mosquée est établie sur la pente sud-est, entre l'accès principal à la zone centrale et la zone sommitale ; celle-ci comprend trois grands enclos dotés de pièces sur leur pourtour. Le monument le plus remarquable, par ses dimensions, est le lieu de culte, dont la salle de prière, de grandes di-

¹¹⁸ Voir *supra* la mention des travaux hydrauliques entrepris, nous dit l'auteur du *Nazm*, à l'instigation d'Ibn Tūmart lui-même, durant l'hiver 516/1122-1123. Bien sûr, il n'est, en l'état actuel de nos connaissances, nullement question pour nous de prétendre que ces structures, ou une partie d'entre elles, datent bien de cette époque.

FIGURE 7.—Īġilīz, Jebel central. Vue générale de la salle de prière de la mosquée, depuis l’angle sud-ouest



mensions (dim. ext. : de 29 à 31 m de longueur pour plus de 6 m de profondeur), présente un plan rectangulaire barlong ; la salle de prière est divisée en deux nefs parallèles au mur de la *qibla* par une série d’épais « piliers-murs » implantés de manière irrégulière (fig. 7). Des piliers-contreforts, adossés au mur opposé à la *qibla*, complètent l’attirail des supports nécessaires à la pose de la couverture, disparue depuis. La *qibla* est orientée au sud-est. Son mur est ponctué d’un *mihrāb* très légèrement décentré vers le sud-ouest, et qui fait saillie sur l’extérieur. Ce *mihrāb* a fait l’objet de remaniements évidents, et d’ampleur certaine. L’accès à la mosquée semble s’être fait de manière préférentielle par les deux portes percées dans le mur de la *qibla*. Au-devant de celui-ci s’ouvre un espace vide de construction, tandis qu’à l’arrière se développe un passage à ciel ouvert menant, au sud-ouest, vers une placette : le premier d’entre eux au moins, sur lequel ouvre l’une des deux portes de la salle de prière, constitue une annexe du lieu de culte proprement dit. Ce monument — le plus important par ses dimensions sur l’ensemble du site — est encore partiellement conservé en élévation. L’analyse succincte des murs, construits entièrement de moellons, montre qu’ils ont fait l’objet de remaniements au moins à deux reprises, ce qui permet par conséquent d’inscrire dans une certaine durée la vie de l’édifice. A proximité de

la mosquée se situent trois corps de bâtiments — deux assemblés en forme de L, et une grande cuisine (*anwal*) — qui ont été partiellement restaurés et sont encore fréquentés par les villageois. Au sommet du site se développe enfin un complexe architectural formé de trois enclos (notés A, B et C) de grandes dimensions qui sont juxtaposés les uns aux autres. Autour de deux de ces espaces à ciel ouvert (enclos A et B) se développent, adossées aux murs qui les délimitent, des files de pièces rectangulaires allongées. Situé en position centrale et sommitale, l'enclos B (dim. approx. 37 × 24 m) comprend un vaste espace central vide de toute construction, autour duquel se développent, sur chacun des quatre côtés, huit pièces périphériques, de plan rectangulaire et de dimensions variables (longueur : de 8 à 9 m ; largeur : de 2 à 4 m environ). L'accès aux pièces se fait par la cour. Une citerne complète les infrastructures de cet ensemble qui, enclavé par les deux autres enclos qui en commandent les accès, apparaît comme la zone la mieux protégée du *hiṣn*. De cet enclos B — celui dont la configuration présente, des trois, le plus de régularité — se dégage une indéniable impression de planification, dont témoigneraient également l'homogénéité apparente de la construction des bâtiments et l'agencement des espaces de communication entre cet ensemble et l'enclos C. Il reste, pour l'heure, difficile de préciser la fonction de ces trois enclos sommitaux.

5. *Le problème de la datation des vestiges*

Si l'identification du site fortifié d'Īgīlīz-des-Harġa, selon nous, ne pose désormais plus de problème, au vu de la convergence des informations fournies par les textes, la cartographie et la mémoire si vive aujourd'hui encore des habitants des environs, il est cependant bien évident que nous ne disposons pas encore, au terme de cette première campagne de reconnaissance des vestiges et en l'état de nos connaissances concernant la culture matérielle du Sous médiéval et prémoderne, de moyen de préciser la datation de ceux-ci, et d'en attribuer de manière décisive l'origine à la période qui nous intéresse ¹¹⁹.

¹¹⁹ Ce sont des difficultés semblables que nous avons éprouvées lors de notre essai de localisation du site médiéval de Tināwanwīn, sur lequel on consultera notre étude "Retour aux sources, retour au Sous", à paraître.

Si l'on excepte la phase d'occupation liée à ces événements de la première moitié du XII^e siècle, le témoignage des textes ne permet pas d'envisager un autre temps fort marqué par des constructions importantes sur le site. À l'autre extrémité de l'échelle du temps local, un document jette enfin, l'espace d'une citation, un bref éclairage sur l'état du site au début du XVIII^e siècle : ce témoignage exceptionnel est tiré de la *riḥla du Marabout de Tasaft*, écrite à Tinmal par Sīdī Muḥammad ibn al-Ḥāğğ Ibrāhīm al-Zarhūnī¹²⁰. La citation de l'auteur, à propos de l'origine du Mahdī Ibn Tūmart, vaut d'être donnée dans son entier :

J'ai rencontré et interrogé certains des gens de son pays, des Hargā du Sous, au sujet du nom de sa patrie qui se trouve là-bas, chez eux, et de sa localisation. Ils me dirent : « Il tire son origine de chez nous, du village (*madšar*) de Tifigit. On y trouve une forteresse au plus haut d'une montagne qu'on appelle Īġilīz (*wa-la-hu ḥiṣn 'inda-nā fī a' lā ġabal yuqālu la-hu Īġilīz*) et dont les maisons et les ruines du réduit fortifié (*diyār wa-aṭar qaṣba*) sont connues des gens. Le tout est entouré, sur les flancs de la montagne, d'un mur d'enceinte en pierre (*sūr min ḥağar*), dont tous les gens de notre pays assemblés ne pourraient soulever ni même bouger de son emplacement le moindre roc (*ṣaḥra*) qui en fait partie, car c'est là comme la pierre de Tamoud [Coran, 89-8] »¹²¹.

Ce témoignage, certes de seconde main, mais dont on voit bien, par la brève description qu'il donne du site, la valeur intrinsèque, constitue bien évidemment un jalon important à verser au dossier de la chronologie de l'occupation de celui-ci, puisque la forteresse et les constructions qu'elle abrite ne semblent plus alors mentionnées, au début du XVIII^e siècle, qu'à l'état de ruines, et que le noyau de peuplement le plus proche est déjà le village de Tifigit. On soulignera également que, lors de notre visite, nos interlocuteurs les plus âgés qui ha-

¹²⁰ *Riḥlat al-Wāfid*, éd. 'A. Azayko, Kenitra, 1992, 185-186 ; voir également Justinard, *La riḥla du marabout de Tasaft Sidi Mohammed ben el Haj Brahim ez Zerhouni. Notes sur l'histoire de l'Atlas*, trad. Justinard, Paris, 1940, 8-10, et "Īġilīz", *Ma'lamat al-Mağrib*, II, 640-641.

¹²¹ C'est donc encore, au début du XVIII^e siècle, la montagne elle-même qu'on appelle Īġilīz. La traduction de Justinard, 136, demande à être amendée dans le sens d'une plus grande précision, ce que nous avons tenté de faire ici. Ni D. Jacques-Meunié ni Huici ne font état de ce texte, que connaît par contre al-Bā'amrānī. Si l'on prend en considération le fait que, si le texte arabe est longtemps resté inédit, la traduction en français de Justinard a été publiée dès 1940, on pourra constater une fois de plus combien il semble qu'un sort contraire se soit longtemps acharné à maintenir le site d'Īġilīz-des-Hargā dans l'oubli.

bitent cette même localité ont été unanimes dans leur réponse concernant l'absence de toute occupation humaine du site de leur vivant (et de celui de leurs pères), ce qui nous permettrait d'inférer l'absence ou la rareté de vestiges modernes, hormis les bâtiments proches de la mosquée et dont on a parlé *supra* ¹²². Avec les contraintes qui ont été les nôtres durant cette reconnaissance archéologique, cette « exploration » au sens strict, il nous est juste possible de formuler encore quelques réflexions générales sur les éléments potentiels de datation à notre disposition. La céramique est rare en superficie, comme c'est souvent le cas lors de la première approche d'un site de hauteur ¹²³ ; le terrain a cependant livré quelques fragments de pièces glaçurées, qu'il reste encore difficile de caractériser, faute d'une connaissance suffisante de la production céramique dans le Sous médiéval et prémoderne ¹²⁴. On conçoit bien cependant l'intérêt majeur que pourrait représenter, pour la recherche archéologique dans le Sud marocain, le matériel tiré d'un site tel que celui-ci, dont on connaît par les textes la période d'acmé en terme d'occupation. Sur un autre plan, les matériaux de construction et les moyens de leur mise en œuvre ne peuvent guère, en l'état actuel de nos observations, nous fournir d'indice chronologique probant. À tout le moins doit-on noter l'absence frappante, dans les bâtiments répertoriés, de tout recours au coffrage de matériaux (la *tābiya*) : l'emploi du coffrage est pourtant attesté à Tifigit, où nombre de maisons sont construites selon cette technique. Sans forcément aller bien loin dans l'hypothèse, car il ne s'agit bien évidemment pas de se fonder sur on ne sait quel axiome plaçant l'usage de la pierre avant celui des matériaux coffrés, il y a là peut-être un élément de chronologie relative qu'il convient de relever. En l'absence — symptomatique elle aussi — de toute brique cuite, le

¹²² Les visites régulières des habitants de Tifigit sont aujourd'hui liées notamment au rituel de sacrifices périodiques suivis de repas communs (*ma'rūf*) ; l'*anwal* (cuisine) apparaît comme l'un des points névralgiques principaux de la fréquentation, surtout féminine, des lieux.

¹²³ Elle se confond de surcroît avec les éclats de quartzite et de silex présents un peu partout sur le site, ce qui ne facilite pas son repérage.

¹²⁴ On peut certes avoir l'espoir de rencontrer de manière fortuite quelques formes d'importation, qui nous permettrait d'affiner la chronologie relative et, surtout, de constituer ce faisant des lots plus ou moins homogènes pouvant nous aider à mieux dater les vestiges. On doit signaler en outre qu'à aucun moment les villageois ne nous ont parlé de trouvailles monétaires - mais peut-être cette question était-elle délicate à aborder avec nous lors de ces premiers contacts...

seul apport extérieur consisterait ainsi en l'utilisation ponctuelle de chaux, notamment pour la réalisation des enduits hydrauliques des citernes. Pour l'instant, c'est donc finalement l'ampleur même des vestiges discernables sur la montagne d'Īġilīz qui nous semble pertinente du point de vue de l'attribution de ceux-ci à la période médiévale. Il nous paraît en effet que l'étendue des travaux de fortification ne peut s'expliquer que par une grande concentration humaine en un même lieu et un même moment ¹²⁵, les défenses linéaires, très sommaires on l'a vu, ne pouvant s'avérer efficaces, dans le contexte des affrontements dont on trouve la description dans les textes, que dans la mesure où la forteresse abritait suffisamment de personnes pour en assurer l'inviolabilité en chaque point exposé du rempart. De même les dimensions du plan de la mosquée — on ne parle pas là de l'élévation des murs, qui a fait l'objet de profonds remaniements par la suite, mais bien uniquement de l'emprise au sol du bâtiment de culte — ne peuvent trouver d'explication nous semble-t-il que dans la mesure où l'on considère que l'implantation du monument — ou sa phase de majeure extension — se place durant cette période cruciale de l'histoire du site.

Conclusions

Loin de constituer — selon l'expression de Fromherz — « un mystère embarrassant ¹²⁶ », la question de la localisation d'Īġilīz-des-Hargā avait fait l'objet, de part et d'autre de la Méditerranée, de travaux approfondis qui avaient permis de préciser dans toute la mesure du possible l'emplacement de ce site majeur de l'histoire marocaine ¹²⁷. Contrairement à ce qu'elle voudrait démontrer en

¹²⁵ La différence de fonctions que nous avons pu proposer entre le Jbel oriental (défense de l'accès principal et habitat) et le Jbel central (défense, habitat et fonctions culturelles, stockage de l'eau et, peut-être, des vivres) semblant exclure *a priori* un glissement du noyau fortifié d'un point à l'autre de la montagne ; selon nous, c'est l'ensemble des fortifications du Jbel oriental et du Jbel central qui pouvait constituer, au XII^e siècle, le *hiṣn* dont parlent les textes.

¹²⁶ "Almohad Mecca", 176.

¹²⁷ *Ibid.* Huici n'était pas, comme le signale Fromherz, « très proche en effet » de la localisation exacte du site (surtout lorsqu'il s'agit de parler d'Īġilī !). S'appuyant sur les indications précises que lui avait fournies D. Jacques-Meunié, il avait avancé une hypothèse qui s'est avérée remarquablement juste. Plus adéquat encore devait s'avérer

s'appuyant sur des données historiques lacunaires et non recoupées, l'hypothèse de Fromherz nous éloigne en fait du lieu qui a vu naître à la fois Ibn Tūmart et le mouvement armé des Almohades, et la cité médiévale d'Īglī dans le Sous n'a en réalité rien à voir avec la localité précédente, si ce n'est une vague ressemblance phonétique, reprise fautivement par quelques auteurs médiévaux¹²⁸. Le vrai mystère réside dans les raisons d'une certaine inertie de la recherche historique et archéologique — liées certainement d'une part aux aléas de l'histoire récente et aux difficultés d'accès de la localité en question — et de la longue incertitude qui a encore pesé, au long de ces cinquante dernières années, sur l'emplacement exact du site et l'absence de toute reconnaissance sur le terrain pour en appréhender la nature des vestiges. On est d'autant plus surpris qu'il suffisait, une fois consultées les sources et les études contemporaines, de lire correctement quelques cartes, de questionner les érudits locaux¹²⁹ ou les habitants des environs eux-mêmes, dont la mémoire à propos d'Ibn Tūmart est encore vive¹³⁰. On voit bien par conséquent avec quelle humilité on doit considérer cette question de la « découverte » de ce site majeur des débuts de l'histoire almohade. Restait, en rouvrant à nouveau le dossier des textes et des études déjà menées sur Īgīlīz, à vérifier le bien-fondé des diverses hypothèses de nos devanciers, et à nous assurer de ma-

l'emplacement proposé par le savant d'Agadir al-Bā'amrānī, dans son étude malheureusement restée longtemps inédite. Ce n'est donc pas sacrifier à un quelconque exercice de piété historiographique que de rappeler ce que nous devons à nos devanciers en la matière.

¹²⁸ On saura certes gré à Fromherz d'avoir contribué à mettre à nouveau en pleine lumière ce problème. Sur un plan plus personnel, cette publication a joué, comme on a pu s'en apercevoir au fil de notre contribution parfois fort critique envers elle, un grand rôle dans notre décision de publier plus tôt que prévu les premiers éléments de notre réflexion sur le site en question.

¹²⁹ On doit là encore une fois dire combien nous sommes redevables à notre ami Sīdī Aḥmad Būzīd pour son aide inappréciable lors de la phase préparatoire à l'exploration proprement dite de la vallée de l'Assif n-warġon. Qu'il trouve ici l'expression de nos profonds remerciements pour la générosité avec laquelle il nous a dispensé sa vaste érudition.

¹³⁰ Notre étude sur le terrain comprend également un volet anthropologique centré autour de la « mémoire du Mahdī Ibn Tūmart » dans la vallée, et dont la mise en œuvre ne fait que débiter. Que les habitants de Tifigit — et notamment Sī 'Abdeslām, notre hôte si spirituel — veuillent bien trouver ici l'expression de toute notre gratitude pour l'accueil et la compréhension dont ils ont su faire preuve à notre égard. Par leur amitié et leur hospitalité de tous les instants, ils nous ont non seulement ouvert le chemin du site, mais aussi celui de leurs cœurs - ce qui restera pour nous la plus belle sans doute des découvertes.

nière définitive de la localisation précise du site, ce que nous pensons avoir fait. Le croisement en la matière des données textuelles, géographiques et archéologiques, laisse apparaître une correspondance assez remarquable entre ces différentes dimensions ; il conviendra, par les études approfondies et appropriées qui suivront, de préciser si cette première impression peut être ou non entérinée. Restait surtout, puisque, à notre connaissance du moins, aucun de nos précurseurs en la matière n’était jamais parvenu jusqu’au site lui-même, à en visiter les vestiges, et à en commencer l’étude historique et archéologique.
« *Wa-waşalnā ‘alā barakat Allāh ilā Īgīlīz...* »